26 JANVIER 1952 N° 328 - 100 FRANCS

France Illinois U Library

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

NE GRANDE ÉPREUVE DE ROT ATTELÉ

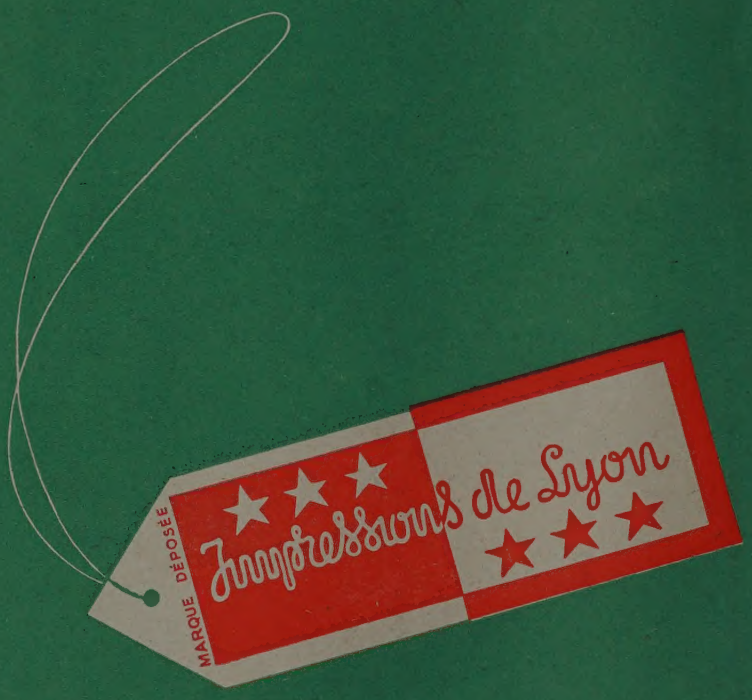
Grand Prix d'Amérie attire toujours à Vinnes la foule friande s grandes épreuves piques. Celle-ci est e des plus spectacures et son caractère ernational met en mpétition les meilleurs écialistes du trot attelé. lutte est toujours vive re ces champions, si le vainqueur est clamé, plus d'un ectateur espère secrènent, pendant que les lkys filent à toute ure, que près du poteau rgira l'« outsider » qui a afficher une de ces sses cotes que l'on t assez fréquemment à Vincennes.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

Infroissables



GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

8e ANNÉE — N° 328 26 JANVIER 1952

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

ORDRE DU JOUR N° 1

Un héros est mort.

Le général de Lattre de Tassigny aura tout donné à la patrie : ses victoires, son fils et sa vie.

Il laisse au pays sa gloire, à l'armée son exemple.

Vous vous souviendrez qu'il fut grand parce qu'il savait servir, qu'il sut commander parce qu'il savait aimer, qu'il put vaincre parce qu'il savait oser.

Un grand chef nous a quittés. Ses soldats, dont il a, jusqu'à la preuve suprême, partagé les sacrifices, ne méritaient pas de le perdre. Que sa mémoire pourtant les anime et qu'elle inspire ceux qui, après lui, continuent le dur combat imposé aux hommes libres.

Le nom de Jean de Lattre de Tassigny appartient à l'histoire et sa légende au drapeau.

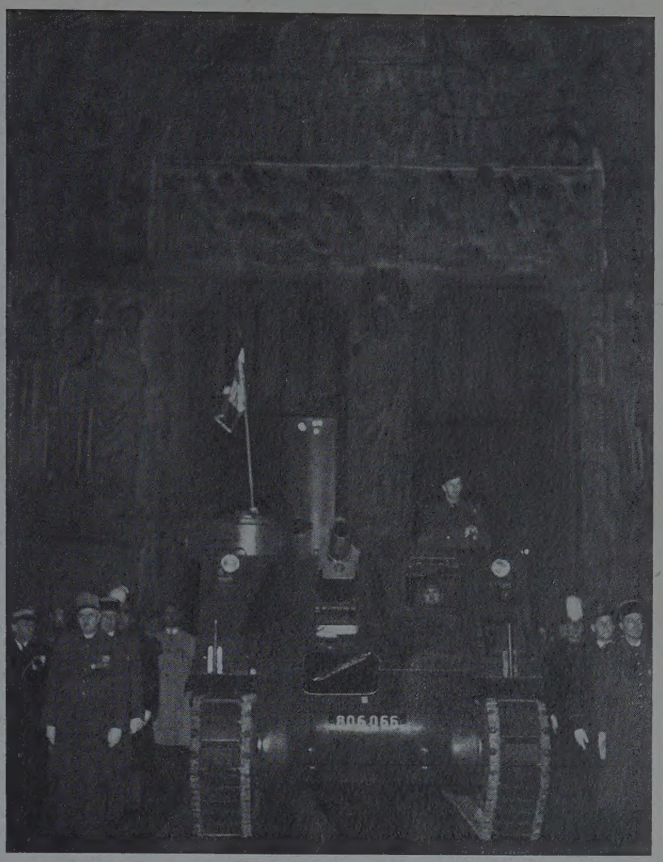
G. BIDAULT.
Ministre de la Défense nationale.

LES OBSÈQUES NATIONALES DU MARÉCHAL DE LATTRE

Mme de Lattre, entourée du général Weygand (a sa droite), de son frère, M. de Lamazière, de M. Le Provost de Launay (tous deux a sa gauche) et du général Béthouart (au second plan), assistait a la séance pendant laquelle l'Assemblée nationale vota, a l'unanimité, après avoir écouté un émouvant hommage de M. Herriot, la loi proclamant que le général avait bien mérité de la patrie et autorisant le gouvernement a lui conférer, a titre posthume, la dignité de maréchal de France.

A Saint-Louis-des-Invalides, la foule, en un défilé d'une journée et demi rendit hommage au grand chef, reposant sous une draperie tricolor

Porté par huit soldats jusqu'au « scout-car » qui le conduira a l'Etoile, le cercueil quitte l'église Saint-Louis-des-Invalides.



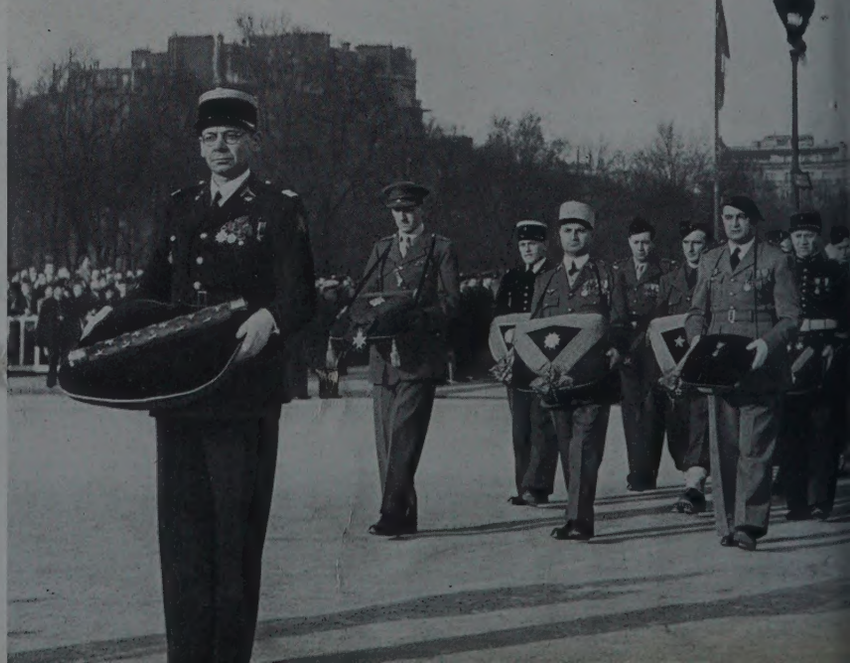
LE MARDI 15 AU SOIR, APRÈS LA VEILLÉE DE L'ARC DE TRIOMPHE, LE « SCOUT-CAR » FUNÈBRE, ESCORTÉ DE GARDES RÉPUBLICAINS A CHEVAL PORTEURS DE TORCHES (CI-DESSOUS), QUITTE LA PLACE DE L'ETOILE POUR GAGNER LE PARVIS NOTRE-DAME (CI-DESSUS), OU VA REPRENDRE LE LONG ET PIEUX DÉFILÉ DU PEUPLE DE PARIS.

TANT VERS L'ETOILE, LE CORPS PASSE DEVANT LA UE DE CLEMENCEAU, AUTRE VENDÉEN ILLUSTRE.

APRÈS LA REMISE DU BATON DE MARÉCHAL, A L'ETOILE, LE PRÉSIDENT VINCENT AURIOL S'ENTRETIENT QUELQUES INSTANTS AVEC Mme DE LATTRE.

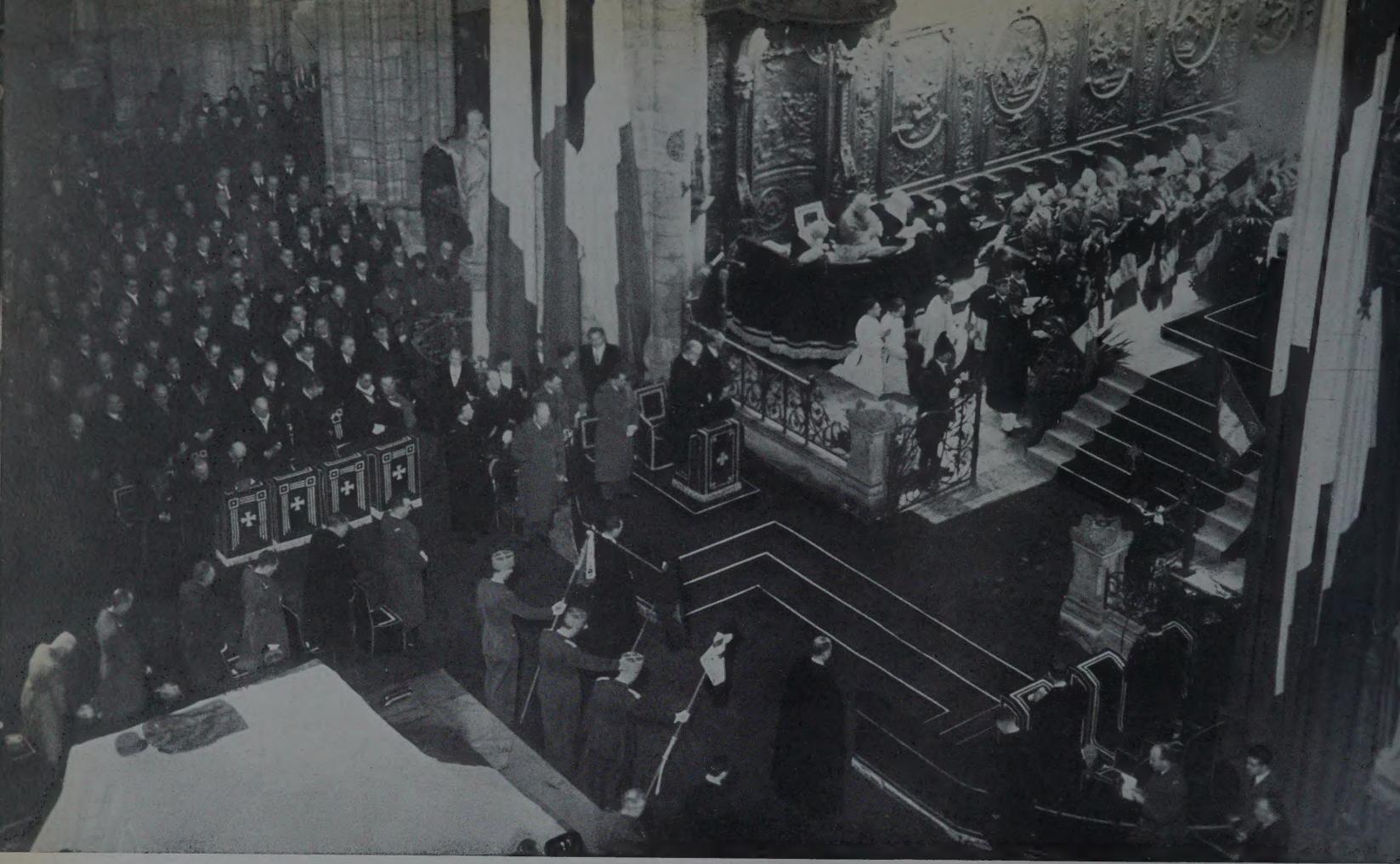
M. HERRIOT TINT A ASSISTER A LA CÉRÉMONIE SOUS L'ARC DE TRIOMPHE. DEVANT LES INVALIDES, LA FOULE ATTEND LE CORTÈGE FUNÈBRE.

LE MERCREDI MATIN, APRÈS LA MESSE A NOTRE-DAME, CE FUT AUX INVALIDES L'ADII DE L'ARMÉE, QUI DÉFILA DEVANT LE CERCUEIL POSÉ SUR UNE PROLONGE D'ARTILLERI



En prononçant l'éloge funèbre, le président Pleven tint a saluer « la noble femme dont le stoicisme et la foi égalent les sacrifices de sang et de larmes qu'exige le service du pays ».

CONTRE : RUE DE RIVOLI, LE CORTÈGE, QUI ÉTAIT
VI (CI-DESSOUS) PAR LES PORTEURS DE DÉCORATIONS.

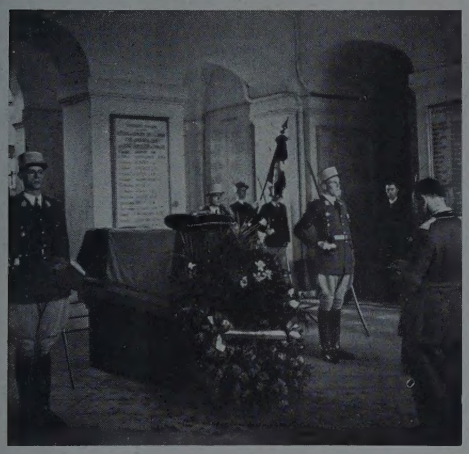


VUE PRISE A NOTRE-DAME PENDANT LA MESSE DE REQUIEM, A LAQUELLE ASSISTAIENT LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT. L'ABSOUTE FUT DONNÉE PAR S. EXC. M^gr FELTIN. DEUX SAINT-CYRIENS EN UNIFORME SERVAIENT LA MESSE. L'IMMENSE VAISSEAU ÉTAIT PLEIN D'UNE FOULE RECUEILLIE. CI-DESSOUS : APRÈS L'OFFICE LE CORPS A ÉTÉ RAMENÉ AUX INVALIDES, D'OU IL GAGNA LE LENDEMAIN MOUILLERON-EN-PAREDS. DANS LE CORTÈGE ON RECONNAIT, DE DOS, LE MARÉCHAL MONTGOMERY (A G.) ET LE GÉNÉRAL EISENHOWER (A DR.).

MAROC

LE RÉSIDENT GÉNÉRAL

AU PASSAGE A SAINT-CYR, LES ÉLÈVES RENDENT LES HONNEURS AU GRAND AINÉ. CI-DESSOUS, LA SALLE D'HONNEUR DE L'ECOLE DE SAUMUR.



AU COURS DU DOULOUREUX VOYAGE DE PARIS EN VENDÉE, SOUS LA PLUIE ET LE VENT, LES SYMPATHIES AFFLUÈRENT VERS LA MARÉCHALE.

— Si tant de voix l'ont suivi avec enthousiasme sur les chemins de la gloire et de la victoire, c'est qu'il était, à leurs yeux, le symbole vivant de l'héroïsme, de l'énergie, de l'esprit de devoir — Exigeant tout de lui même, il prenait toute leur demande

Guillaume

CI-DESSUS, L'HOMMAGE DU GÉNÉRAL GUILLAUME, RÉSIDENT GÉNÉRAL DE FRANCE AU MAROC. CI-DESSOUS, APRÈS LA CÉRÉMONIE FUNÈBRE, LE CORPS QUITTE LA VIEILLE ÉGLISE DE MOUILLERON-EN-PAREDS, D'OU IL VA ÊTRE CONDUIT AU CIMETIÈRE.

Le cortège, s'acheminant a travers les rues étroites du petit bourg vendéen, passe devant la maison natale de Clemenceau (ci-dessus). Ci-dessous, a gauche, le père du maréchal, presque aveugle, guidé par M^me^ de Lattre, touche les insignes de la gloire de son fils, son képi et son baton de commandement. A droite, la maréchale agenouillée entre les tombes pour un suprême adieu a l'époux et au fils.

A BORD DU NAVIRE DE LIGNE DE 45.000 TONNES « NEW-JERSEY », EN OPÉRATIONS DANS LES EAUX CORÉENNES, UNE DES PIÈCES ANTIAÉRIENNES QUADRUPLÉES DE 40 m/m S'APPRÊTE A OUVRIR LE FEU.

COMMENT L'U. S. NAVY CONSERVE SES NAVIRES (*)

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JEAN BESOMBES

La marine militaire américaine a, pour le moins, un point commun avec une marine que nous avons quelque raison de bien connaître : elle ne montre pas volontiers ses navires ni ses installations à des visiteurs étrangers, fussent-ils amis et alliés. Et si je puis me flatter d'avoir mis le pied sur un bateau de guerre des U. S. A., c'est qu'en 1949 le porte-avions *Philippine Sea*, au mouillage dans la baie de Cannes, admit libéralement à son bord ceux qui souhaitaient le voir. A Philadelphie, où se trouve l'une des nombreuses bases navales des Etats-Unis, j'eus pour seul privilège de circuler en autocar, dûment chaperonné, le long des quais, des docks et des ateliers. Ni la très amicale courtoisie des officiers de la base ni les luxueuses revues éditées à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la création de l'établissement primitif ne purent remplacer quelques visites instructives.

Le *Naval Shipyard* de Philadelphie est, à l'échelle américaine, le Toulon ou le Brest de la U. S. Navy. Ou, pour être plus exact, l'un des Toulon, car il existe, tant sur la côte atlantique que sur le Pacifique, plusieurs autres bases aussi vastes.

Pour donner une idée sommaire de l'importance de Philadelphie indiquons qu'il y a plus de 80 kilomètres de voies ferrées le long des quais, des ateliers et des docks, une grue capable d'enlever 350 tonnes, et cinq cales sèches dont l'une a des dimensions telles qu'elle peut recevoir à la fois deux des navires de ligne du plus fort tonnage du type *California*.

Pendant la dernière guerre mondiale près de 47.000 personnes y furent employées. Ce chiffre, qui était tombé à 6.800 avant l'affaire coréenne, est remonté à 13.000 en avril 1951. A l'heure actuelle, quoique encore plus élevé, il est insuffisant, et les ouvriers doivent travailler au delà de la durée normale pour assurer l'exécution des programmes.

Le *Naval Shipyard* n'est pas seulement une base, un port militaire où plus de mille navires sont à quai, mais un ensemble d'ateliers et d'usines où l'on répare et où l'on construit, outre des navires, des appareils de l'aéronautique navale.

Sans entrer dans des considérations historiques, indiquons encore quelques chiffres pour illustrer l'importance de cette base dans un passé récent : pendant la seconde guerre mondiale, de septembre 1939 au *VJ Day* (14 août 1945), 53 navires de guerre, jaugeant 280.000 tonnes, y furent construits et 1.218 autres y furent remis en état ou transformés.

Les quelque mille navires alignés aujourd'hui dans le *Shipyard* de Philadelphie représentent environ la moitié de la flotte de réserve des Etats-Unis. Depuis le début de l'affaire coréenne près de quatre cents de ces navires ont été remis en service ou sont sur le point de l'être. Comment ces unités, immobilisées depuis des années, soumises aux dégradations des agents atmosphériques, ont-elles pu en quelques semaines être remises à neuf ? C'est sur quoi je vais insister.

Les méthodes de conservation et d'entretien de cette flotte « dormante » furent mises au point et appliquées en 1946. Elle consistent, dans leur principe, en un isolement aussi parfait que possible de toutes les parties du navire.

Pratiquement, cet « encoconnage » fut effectué de la manière suivante :

1° Enlèvement de toutes les denrées, de tous les organes périssables et réparation ou remplacement de tout ce qui, demeurant en place, se trouvait détérioré ;

2° Nettoyage général et, en particulier, dérouillage de toutes les parties métalliques ;

3° Vérification de l'étanchéité parfaite de tous les compartiments ;

4° Revêtement de toutes les parties métalliques avec une composition antirouille (50 litres de cette composition, d'un prix fort modique, suffisent pour un bateau de tonnage moyen). Appliquée aux organes délicats — moteurs, pompes — elle n'affecte pas leur remise en marche, et il est inutile ultérieurement de l'ôter ;

5° Fermeture hermétique de tous les compartiments et pompage d'un air déshumidifié au moyen d'un système automatiquement contrôlé, qui se met en route dès que le degré d'humidité dépasse 33 % et s'arrête quand il est inférieur à 27 % ;

6° Habillage de tous les organes extérieurs, de la proue à la poupe et de l'antenne de radar à la quille, au moyen d'une enveloppe étanche. Cette enveloppe est constituée par des bandes en matière plastique, sorte de trame qui sert de support à une substance, également plastique, appliquée à chaud au pistolet. Dans ce vêtement imperméable, véritable « igloo », on envoie, comme dans les compartiments du navire, de l'air « conditionné », c'est-à-dire déshumidifié ;

7° Protection des coques contre la rouille et les mollusques, les anatifes en particulier, au moyen d'une peinture possédant à la fois des propriétés toxiques et isolantes.

(*) Voir *France-Illustration* du 19 janvier 1952.

Grâce à ces procédés de « mise en conserve » un navire immobilisé peut demeurer à quai pendant dix ans et plus sans le moindre dommage. Quand éclata en juin 1950 le conflit coréen, les premiers bateaux furent « déconnés », réarmés et prêts à prendre la mer en un délai de deux à trois semaines au plus.

Lors de l'évacuation de Hungnam, en Corée, plus de cent mille hommes avec leur matériel furent transportés par des navires de la *Reserve Fleet* qui, quelques mois plus tôt, dormaient dans leurs bases depuis la fin de 1945.

L'économie du système s'exprime au moyen d'un chiffre : les frais de conservation et de « réactivation » — qu'on nous pardonne ce néologisme — représentent au total 2,5 % à peine du prix qu'aurait coûté aux contribuables américains le remplacement de leur flotte de réserve. Et ce, sans préjudice d'un énorme gain de matières premières et de main-d'œuvre.

Sans doute les navires ainsi récupérés n'ont-ils pas la même valeur militaire que celle de bateaux neufs. Ils n'ont pas été conçus, par exemple, en fonction de la guerre atomique. Leur artillerie a vieilli, leur équipement radar est dépassé. Mais au cours des opérations de « réactivation » on peut dans une large mesure — et l'on n'a point manqué de le faire — les rajeunir.

Dans l'hypothèse d'un conflit ils représentent une force très rapidement disponible, apte à de nombreuses missions dont la flotte active se trouve ainsi libérée. Apte, en outre, à aider des pays alliés qui souffrent d'une pénurie de navires.

Pour le seul océan Atlantique la *Reserve Fleet* est organisée en huit groupes, chacun d'eux divisé en deux sous-groupes. A l'intérieur de chaque sous-groupe une des unités est maintenue en service avec un personnel dûment entraîné qui, en cas de besoin, constitue le noyau des équipages de toutes les unités du sous-groupe.

Ainsi les Etats-Unis, si jaloux de leur prééminence dans les domaines atomique et aérien, réussissent à garder aux moindres frais leur supériorité sur mer.

Les leçons de l'histoire ont porté. Dans aucune des guerres qu'ils ont soutenues dans le passé la puissance navale au début des hostilités n'a été, disent les Américains, suffisante. En outre, après la conclusion de la paix la politique américaine a toujours tendu à réduire une flotte, qu'elle jugeait coûteuse et inutile.

La doctrine est tout autre aujourd'hui. Le Département de la Défense sait que la puissance navale demeure un facteur décisif dans l'aboutissement d'un conflit armé : malgré l'apparition de l'arme atomique, malgré le développement de l'arme sous-marine, malgré l'existence des fusées lancées par avions et des projectiles radioguidés, la U. S. Navy conserve sa confiance dans sa flotte de réserve. A la flotte active de combattre. A la *Reserve Fleet* la tâche, plus obscure, mais capitale, d'assurer à travers les océans la sécurité des convois qui porteraient vers tel continent menacé hommes, munitions, matériel et ravitaillement.

PUISSANCE DES U. S. A. : CENT PORTE-AVIONS EN SERVICE, DIX DE 60.000 TONNES EN CHANTIER.

L'AVIATION MILITAIRE DES ÉTATS-UN

L'AVIATION militaire des Etats-Unis surclasse-t-elle, dans l'absolu du terme, toutes les aviations du monde ? La soviétique, dont nous savons, au fond, peu de chose, dispose peut-être d'un plus grand nombre d'appareils de ligne et de chasseurs plus rapides. La britannique s'appuie sur une technique hors de pair et sur des équipages excellemment entraînés. Mais si l'on considère *in globo* la puissance aérienne *actuelle* des U. S. A. — nombre et qualité des machines, valeur et importance du personnel, degré d'organisation — et leur puissance *virtuelle* ou, pour parler la langue des experts, leur *potentiel aérien*, on peut affirmer, sans craindre le démenti des faits, la supériorité de masse de l'*United States Air Force* sur toutes ses rivales.

J'ai eu l'heureuse fortune de passer quelques jours dans la base aérienne d'Eglin, en Floride. J'y ai vu, à terre et en vol, les avions de combat connus comme les plus récents, le *Sky Rocket* et le *Matador* exceptés, et un équipement de radar *up to date*. Des installations de recherche pourvues de tout ce que la science peut mettre au service de la technique. Des moyens matériels hors de proportion avec ce que nous avons accoutumé de voir en Europe.

La base d'Eglin, située en bordure du golfe du Mexique, en Floride, non loin de la limite sud-est de l'Alabama, non loin de Pensacola, couvre en effet quelque 200.000 hectares, soit, pour fixer les idées, le tiers environ du département de la Seine-Inférieure, beaucoup plus même si l'on tient compte de l'étendue maritime qui lui est réservée. Cette aire peut paraître excessive. Elle est vaste, dit la notice de l'établissement, « mais pas plus vaste que le *job* qu'elle doit accomplir ».

En effet, Eglin, dont le titre exact est *Air Proving Ground*, c'est-à-dire base d'épreuve, a pour tâche majeure l'essai, la mise au point et la mise à l'épreuve de *tout* ce qui concerne l'armée aérienne, du gigantesque bombardier stratégique B 36 à la fermeture Eclair d'une combinaison de vol, et ce dans toutes les conditions tactiques et climatiques humainement concevables. Elle est commandée depuis juillet 1950 par le major général Bryant L. Boatner, quadragénaire étonnamment jeune d'allure, qui dirigea, pendant la dernière guerre la section européenne du fameux *Air Transport Command*.

Sans insister sur l'importance ni sur l'habituel luxe des installations — le bâtiment réservé au *Commanding General* et à son état-major a les proportions d'un palais — notons qu'Eglin dispose de *onze* aérodromes, entre lesquels de nombreux terrains de tir permettent l'étude pratique de *tous* les projectiles, de *tous* les types de bombardement, sauf les engins atomiques.

Ainsi ai-je assisté, sur le *Range 52*, à une impressionnante série d'exercices de bombardement réel : bombe de 2 tonnes sur usine factice, tirs de *rockets* sur colonne de chars ou sur file de camions, tir de canons de 20 millimètres, jet de réservoirs de napalm sur bâtiments en bois — qui flambèrent incontinent de la base au faîte — et, pour couronner cette matinée mémorable, bombardements successifs, d'abord par un B 17 — douze bombes de 250 kilos — puis par le bombardier stratégique dernier cri B 36, lequel largua ses bombes une longue minute durant, sans interruption, sur une aire de 5 kilomètres de longueur.

A la vérité, cette démonstration était un schéma vivant des quatre grandes missions de l'aviation militaire : défense, bombardement stratégique, appui tactique, transport, telles que les conçoit la doctrine actuelle aux U. S. A., telles que l'*Air Proving Ground* en a étudié et mis au point tous les détails.

Ajouterai-je que tous les spectateurs furent frappés de la précision *mathématique* du déroulement de cette série d'exercices ? Le temps, ce jour-là, était, comme il arrive souvent en Floride à la saison chaude, peu favorable : forte nébulosité, plusieurs couches de nuages. Malgré la diversité de leurs missions, les appareils se présentaient dans les quelques secondes de l'annonce qui en était faite. La plupart du temps l'objectif était atteint.

L'*Air Proving Ground* d'Eglin — par abréviation l'A. P. G. — n'est pas cependant une école, mais, au sens géographique et intellectuel le plus large du mot, un laboratoire. Véritable trait d'union entre l'usine qui produit l'appareil et le front de combat, il n'a pas pour tâche, au sens où nous l'entendons, de « mettre au point » tel type d'avion. Quand une machine nouvelle est soumise à l'examen des experts d'Eglin, elle a subi avec succès toutes les épreuves imposées au constructeur par le contrat d'achat et elle « sort » déjà en petite série. L'initiative des ingénieurs de l'A. P. G. s'exerce alors, et lui découvre parfois des qualités tactiques différentes qui conduisent à un emploi nouveau. Il en fut ainsi pour le F 84 « Sabre », qui, d'intercepteur à haute altitude à l'origine, fut promu à la fonction d'avion d'appui tactique, ce qui est radicalement différent.

L'A. P. G. possède une section très importante, l'*Armament Test Division*, dont le titre indique assez le rôle : essai et perfectionnement de tous les types d'armes en usage à bord des avions. Ses ingénieurs étudient, par des méthodes scientifiques, l'emploi des armes au cours de combats aériens qui, pour être simulés, n'en réalisent pas moins de très près les conditions du combat réel. L'ampleur des études de cette section d'armement a justifié la proposition d'un programme de travaux qui coûteront la bagatelle de plus de 3 milliards de francs.

L'A. P. G. étudie actuellement un système de tir d'exercice sur cible mobile destiné à se substituer au tir sur manche, aujourd'hui périmé. La cible sera constituée par un planeur métallique pesant environ 220 kilos, de 8 mètres d'envergure, analogue, quant à la silhouette, au nouveau bombardier B 47. Le planeur sera remorqué par un B 45 au moyen d'un câble de 1.600 mètres. Un parachute est prévu pour adoucir son atterrissage. Conçu afin de supporter les très grandes vitesses et pour réfléchir les ondes du radar, il permettra donc aux équipages des appareils les plus rapides l'entraînement au tir de jour et sans visibilité.

Dans la description sommaire de cet immense champ de prospection que sont les essais, une place éminente doit être réservée au *Climatic Hangar*, au hangar-laboratoire. Cette installation est, je pense, unique au monde.

Imaginez un hangar, classique quant à son apparence extérieure, mais isolé thermiquement par des cloisons telles qu'on y peut maintenir à volonté un avion sous des températures allant de —54 degrés à +70 degrés, le soumettre à toutes les variations d'humidité, de lumière, de vent, le recouvrir de neige, le noyer dans le sable, la poussière ou la pluie, en bref le soumettre aux conditions les plus dures et les plus diverses que peuvent imposer le désert, la jungle ou le pôle. Ceci, non seulement dans un espace de 65 mètres de largeur, 83 mètres de longueur et 33 mètres de hauteur, qui permet de loger à l'aise l'énorme B 36, mais dans des chambres de dimensions variables, dont l'une, destinée aux moteurs et réacteurs, mesure 44 mètres de longueur, 10 mètres de largeur et 8 mètres de hauteur, et dans une cabine stratosphérique où, entre autres, les armes de petit calibre peuvent subir des tests de tir. Cette cabine est construite de telle façon qu'on peut y faire régner en douze minutes une pression réduite à 87 millimètres de mercure (16.600 mètres d'altitude environ), avec une température de —57 degrés. Cette pression peut même descendre jusqu'à 25 millimètres de mercure seulement, c'est-à-dire à celle d'une altitude de 26.500 mètres environ.

Quand j'ai visité le *Climatic Hangar*, il y régnait une température sibérienne, et c'est

SURCLASSE-T-ELLE TOUTES LES AVIATIONS DU MONDE ?

LE B 36, BOMBARDIER « ATOMIQUE » : SIX MOTEURS CLASSIQUES, QUATRE RÉACTEURS, 45 TONNES DE CHARGE UTILE, 13.000 KILOMÈTRES D'AUTONOMIE.

revêtu d'une combinaison de fourrure que j'ai pu voir un B 36, couvert d'un givre épais, subir l'épreuve du froid polaire.

Bien entendu, la gamme des essais s'étend de l'avion complet au plus modeste de ses organes, à l'équipement individuel, aux véhicules et à l'homme lui-même. Des cabines mobiles, climatisées, offrent aux expérimentateurs des postes d'observation confortables.

On imagine ainsi la complexité des problèmes qu'il a fallu résoudre pour construire un tel bâtiment et le rendre apte à supporter sans dommage toutes les variations physiques auxquelles il est journellement soumis. A titre d'exemple, la porte principale est composée de deux éléments qui pèsent chacun 200 tonnes, mus électriquement, et ses bords sont munis de réchauffeurs grâce auxquels, après un essai de froid provoquant la congélation de tous les joints, l'ouverture est quasi instantanée.

Une machinerie imposante : puissants moteurs, nombreux compresseurs, ventilateurs, chaudières, etc., souffle à volonté, comme dit le poète, le chaud et le froid.

Sans entrer dans l'énumération systématique des types d'avions actuellement en service dans l'U. S. A. F., il nous faut dire un mot des appareils les plus intéressants.

Pour l'aviation tactique, le chasseur-bombardier à réaction F 84 F — cette dernière lettre indiquant un type dont la voilure est modifiée (ailes en V) — continue d'être en faveur auprès du commandement américain en Corée. Avec ses mitrailleuses et les fusées ou les bombes qu'il emporte à volonté, c'est l'engin d'action rapprochée, apte à la fois au combat aérien, au support de l'infanterie dans l'attaque ou la défense, ou — concurremment avec le B 45 — aux actions de bombardement à l'intérieur des lignes ennemies jusqu'à une profondeur de 800 kilomètres, bref l'avion à tout faire.

Pour l'aviation de transport, l'énorme XC 99, version « cargo » du B 36 dont il a déjà été question et qui sera décrit plus loin, peut enlever 45 tonnes ou quatre cents hommes équipés, ou des chars moyens du type Patton, ou des canons autopropulsés, et dispose d'une autonomie de 13.000 kilomètres environ. Le C 124, actuellement en service, est capable de couvrir 6.400 kilomètres à près de 500 km.-h. en emportant soit un char léger, soit vingt jeeps, soit, dans sa version à deux ponts, deux cent vingt-deux parachutistes. Tous deux remplaceront peu à peu, dans la flotte aérienne du M. A. T. S., *Military Air Transport Service*, les solides mais lents « Charlie 47 » — plus connus dans le civil sous la dénomination D C 3. Les transports aériens assurés par le M. A. T. S. ne sont pas une mince affaire : ils couvrent plus de 110.000 kilomètres de lignes régulièrement exploitées, de Berlin à la Corée en passant par Washington.

Pour l'aviation de défense, les plus redoutables des avions actuels sont le F 89, intercepteur baptisé *Scorpion* à cause de son empennage très relevé, et le XF 91. Le F 89 est un biréacteur biplace, dont la vitesse n'est pas officiellement révélée, mais dont la caractéristique réside dans son aptitude à combattre de jour, de nuit ou par mauvaise visibilité, grâce à son écran radar. Le XF 91 est un intercepteur à haute altitude. Avec ces appareils, dont les qualités ont été éprouvées en Corée et qui équipent les formations d'interception des U. S. A., le général Vandenberg estime la protection de la population civile américaine mieux assurée que partout ailleurs. Mais peut-elle l'être parfaitement, même aux Etats-Unis, contre la bombe atomique ? C'est, hélas ! au moins douteux !

Aussi les Américains attachent-ils une importance majeure à leur aviation stratégique. Les Français qui ont assisté cet été à la dernière Journée aérienne du Bourget connaissent le superbombardier B 36 : six moteurs à hélice propulsive, quatre réacteurs, 76 mètres d'envergure, 54 mètres de longueur (plus que celle parcourue par les frères Wright lors de leur premier vol), plus de 15.000 mètres de plafond, plus de 700 km.-h., une autonomie de 13.000 kilomètres que la possibilité de ravitaillement en vol rend pratiquement illimitée. Une version améliorée de ce mastodonte — le XB 52 — est déjà au point, qui ne comporte plus de moteurs à hélice, mais seulement des réacteurs. Sa sortie en série demandera deux ans. Le B 36 est construit en vue du lancement de la bombe atomique, mais il peut emporter une charge de bombes classiques d'environ 45 tonnes.

Le bombardier stratégique moyen est le B 47 : six réacteurs, aidés au décollage par des fusées auxiliaires. Envergure, charge utile, autonomie sont plus faibles que celles du B 36, mais la vitesse égale celle des intercepteurs : près de 1.000 km.-h.

Si l'efficacité de l'aviation d'interception dépend de la qualité et du nombre de ses radars, celle de l'aviation stratégique, arme de bombardement à grande distance, est fonction d'une infrastructure géographiquement bien distribuée. En ce sens, la présence américaine en Afrique du Nord, dans le Moyen-Orient et, aux termes du traité récemment signé à San Francisco, avec l'ennemi d'hier, dans les îles nippones, assure à l'U. S. A. F. des bases rapprochées de l'adversaire éventuel et bien propres à l'inquiéter. On sait du reste que les services américains de l'infrastructure ne perdent pas de temps et que les *runways* destinés aux plus gros bombardiers stratégiques se multiplient dans le monde.

« L'aviation stratégique, a dit M. Finletter, secrétaire à l'Air et ancien bras droit du général Marshall, doit être si forte que quiconque songe à nous attaquer verra qu'il commet la plus lourde faute. »

QUANTICO, L'ÉCOLE DES « MARINES »

Si l'on voulait désigner, dans les forces armées de notre pays, une unité dont le but, l'entraînement et l'esprit fussent analogues à ceux des *Marines*, il faudrait nommer nos fusiliers-marins. Même esprit de corps, même témérité. Même but : débarquer en territoire ennemi.

En un demi-siècle, les *Marines* ont pris une envergure considérable. Le régiment installé en 1903 dans le *Shipyard* de Philadelphie est devenu un corps de plus de deux divisions, sans parler des réserves, qui a sa base propre, Quantico, située en bordure du Potomac, dans l'Etat de Virginie, à une cinquantaine de kilomètres au sud-est de Washington, qui possède sa doctrine et, conséquemment, son université et ses bureaux d'études.

L'échec du débarquement allié à Gallipoli pendant la première guerre mondiale, puis, surtout, la crainte, changée bientôt en certitude, d'un conflit avec le Japon, enfin les pressantes nécessités du combat dans les îles du Pacifique, tout cela a contribué à donner aux *Marines* leur doctrine et leur importance actuelles.

Le *Marine* est un peu le « Maître Jacques » de l'armée américaine. Marin à l'origine, le *Leather Neck* ou « cou de cuir » — c'est ainsi qu'il se surnomme — est aussi, selon les circonstances, fantassin, sapeur, soldat de l'armée blindée ou aviateur. Venu en volontaire, il accepte les tâches les plus rudes et l'entraînement le plus sévère.

En 1935 l'état-major des *Marines* avait publié une instruction de base sous le titre : *Tentative Landing Operations Manuel*, c'est-à-dire *Manuel des tentatives de débarquement*, qui devint la Bible des opérations amphibies.

Depuis quinze ans, l'apparition des véhicules blindés amphibies, l'importance croissante de l'aviation tactique et cette forme nouvelle d'appareil de transport qu'est l'hélicoptère, ont accru l'ampleur des moyens dont disposent les

Marines, mais le fond de la doctrine n'a guère changé. Une tradition, brève dans le temps, mais riche en faits glorieux, l'appuie : la Sicile, l'Italie, la Normandie, les îles du Pacifique et, dans le passé très récent, Inchon, en Corée.

Le corps des *Marines* possède son université, disions-nous. Le mot n'est pas excessif. Le *Marine Corps Education Center*, sous les ordres d'un officier général, assisté, bien entendu, d'un état-major, « coiffe » plusieurs organismes de travail : bibliothèque et centre d'archives et de documentation, section de reproduction graphique, section d'édition, section spéciale pour la publication des brochures et des ouvrages d'instruction *(Training Aids Section)* et sept *academic sections* spécialisées : aviation, armes combinées, renseignement, logistique, marine, administration, méthodes d'entraînement.

Une école pour officiers supérieurs, *Senior School*, prépare aux tâches d'état-major et de commandement propres aux opérations amphibies; une autre, *Junior School*, est réservée aux officiers subalternes. Une section de cette école, analogue à nos écoles d'application, instruit les jeunes sous-lieutenants, *Basic School*, mais son recrutement, contrairement à ce qu'on pourrait croire, n'est composé que de quelques élèves issus de la *Naval Academy*. La plupart de ses quelques centaines d'élèves sortent du rang ou des collèges civils. Ecole de transmissions, école d'artillerie, école d'observation aérienne, école de technique aéronautique et même école de femmes-officiers, car il y a des unités féminines dans les *Marines*, complètent ce luxueux éventail pédagogique.

Ces écoles se doublent d'autant de cours par correspondance à l'usage des *Marines* de la réserve. Elles sont ouvertes aux élèves des autres armes et à ceux des nations alliées.

L'autonomie des *Marines* est poussée à un point tel que le corps possède son propre service d'ingénieurs et d'experts. Armes, véhicules, équipement, vivres même, sont étudiés par lui et ne reçoivent le *O. K.* de l'*Equipment Board*, c'est-à-dire ne sont agréés, qu'après avoir satisfait à des épreuves variées, qu'il s'agisse d'une jeep amphibie, d'un canot pneumatique ou d'un bouton d'uniforme.

L'*Equipment Board* travaille en liaison avec le corps des ingénieurs de l'armée et confronte ses résultats avec ceux obtenus, sur un autre plan, par ce dernier organisme.

La constante mise à jour de la doctrine des opérations de débarquement, en harmonie avec l'évolution des matériels, est la tâche du *Landing Force Development Center*. Le commandant de l'école des *Marines*, actuellement le lieutenant général Franklin A. Hart, est chargé de contrôler et de coordonner les activités de ce centre. Un bureau spécial est le truchement permanent entre le centre et les écoles, afin que l'enseignement soit toujours au courant des derniers progrès de la théorie.

J'ai assisté, à Quantico, à deux démonstrations sur le terrain.

La première était le type même de l'opération de débarquement. Au delà d'un plan d'eau, on apercevait la rive supposée ennemie avec ses défenses : blockhaus, barbelés, blocs de béton antichars, etc. Après un bombardement aérien dans les règles apparurent les « hommes-grenouilles », puis les chars amphibies, puis, sous la double protection de rideaux de fumée et de tirs d'artillerie, les véhicules blindés amphibies transportant les *platoons* — un *platoon* correspond à une section d'infanterie.

Chars, bazookas, armes automatiques, lance-flammes entrèrent en action pour réduire la résistance supposée, avec l'appui de l'aviation tactique. A l'exercice, comme dans la réalité, les Américains ne lésinent pas sur les moyens matériels non plus que sur les projectiles, et rien ne manquait pour achever de donner l'illusion d'un véritable combat. On avait prévu jusqu'aux hélicoptères du service de santé pour évacuer les blessés.

La seconde figurait le soutien d'une opération de débarquement au moyen de détachements transportés par hélicoptère. Par groupes de douze, les *copter-borne marines*, à l'embarquement desquels j'avais assisté quelques instants auparavant sur une aire minuscule, jaillirent de chaque « banane volante » par la coupée pratiquée vers le milieu du fuselage, aux points précis où ils devaient intervenir. La sonorisation des liaisons radio étant assurée, les spectateurs purent apprécier la rapidité extrême de l'arrivée des renforts, quelques minutes seulement après que la demande en eut été faite. L'hélicoptère de transport à deux rotors aujourd'hui en service chez les *Marines* peut pratiquement décoller et atterrir verticalement à peu près n'importe où, sauf sur des bois touffus ou sur des marécages. Avec les perfectionnements qu'il ne manquera pas de subir, il deviendra, dans l'avenir, le véhicule-type de l'invasion quasi instantanée.

Il serait injuste de passer sous silence la précision rigoureuse de l'horaire d'exécution dans les moindres détails de ces exercices. Elle suffirait seule à témoigner du degré d'entraînement exceptionnel auquel cadres et troupes sont poussés et, pour user d'un mot cher aux Américains, de leur efficience.

Tels qu'ils se comportèrent au cours de la dernière guerre mondiale et, plus récemment, dans des circonstances souvent dramatiques, en Corée, tels que je les vis au travail, les *Marines* méritent le périlleux honneur d'être l'avant-garde des forces militaires des Etats-Unis.

S AUTORITÉS MILITAIRES DES U.S.A. MONTRENT
OLONTIERS LEURS MATÉRIELS AUX CITOYENS
MÉRICAINS : EN HAUT, A L'ISSUE D'UNE
ANŒUVRE, LES CIVILS INVITÉS EXAMINENT
BLINDÉ AMPHIBIE. — DES « MARINES » BON-
SSENT HORS D'UN ENGIN IDENTIQUE QUI VIENT
ABORDER LA RIVE « ENNEMIE » ET SE DISPERSENT
PIDEMENT POUR ATTAQUER UN « BUNKER »

LES FORCES EN PRÉSENCE

FORCES COMMUNISTES D'EXTRÊME-ORIENT

U R S S

TERRE

Kamtchatka	8 divisions
Province maritime russe	8 —
Zone militaire Amour	12 —
Sakhaline et Kouriles	12 —
	40 divisions (plus de 600 000 h.)

AIR

Environ 3.000 appareils dont le tiers en [illegible] de chasse

Plus 600 à 700 appareils de l'aéronavale

MER

2 croiseurs
2 contre-torpilleurs
12 destroyers
30 sous-marins
Environ 100 000 tonnes de combat (plus 50 000 tonnes de flotte auxiliaire)

MONGOLIE EXTERIEURE

TERRE

80.000 hommes

AIR

150 à 200 avions de chasse

COREE DU NORD

TERRE

200 000 hommes

CHINE COMMUNISTE

TERRE

Armée régulière : 2 millions d'hommes dont 400.000 en Corée et 300.000 à la frontière sud
Milices et troupes provinciales : plus de 5 millions d'hommes

AIR

Plus de 1.500 appareils dont le tiers en avions de chasse à réaction

MER

2 destroyers
4 chasseurs — bâtiments démodés
6 canonnières

VIET-MINH

TERRE

350 000 hommes (dont 6 divisions organisées)

FORCES ALLIÉES D'EXTRÊME-ORIENT (SUITE)

UNION FRANÇAISE

TERRE

Corps expéditionnaire	170 000 hommes
Armée Viet-Nam	50 000 —
Armée Khmère	9 000 —
Laos	5 000 —

AIR

4 groupes de chasse	80 appareils
1 groupe bombardiers	20 —
3 groupes de transport	60 —
Plus appareils d'observation	

MER

1 porte-avions
1 croiseur
[illegible]
[illegible] et divers

GRANDE-BRETAGNE

TERRE

Singapour	15 000 hommes
Hong-Kong	15 000 —
Corée	16 000 —

AIR

5 Squadrons de chasse
3 — bombardement
4 — reconnaissance
5 — transport
Au total 180 appareils

MER

1 porte-avions léger
3 croiseurs légers
7 destroyers
4 draguenrs
9 frégates

AUSTRALIE

TERRE

30 000 hommes

AIR

350 appareils de chasse

MER

1 porte-avions
1 croiseur
5 destroyers

...S LE SUD-EST ASIATIQUE

ÉTATS-UNIS

(A) ALASKAN COMMAND

TERRE
15.000 hommes

AIR
3 Squadrons de chasse — 75 appareils
2 — transport et reconnaissance — 90 —

MER
Quelques destroyers

(B) FAR EASTERN COMMAND

TERRE
Au Japon — 80 000 hommes (2 divis.
En Corée — 10.000 —
Okinawa — 2 régiments d'infanterie
Plus D C A. et génie

AIR
27 Squadrons de chasse — 675 appareils
15 — bombard. — 180 —
12 — transport — 180 —
Plus avions de reconnaissance

AERONAVALE
10 Squadrons de chasse sur porte-avions — [illegible]
4 — chasse à terre — 180
2 — transport — [illegible]
3 — exploration — 15

MER
VII force navale — [illegible] forces
1 cuirassé
1 porte-avions
2 croiseurs
7 destroyers
[illegible]

(C) PACIFIC COMMAND

TERRE
Hawaï — [illegible]

AERONAVALE
15 Squadrons de chasse — [illegible]
10 — exploration — 150 —
4 — transport — 60 —

MER
1 cuirassé
9 porte-avions
4 croiseurs
37 destroyers
20 sous-marins

FORCES NATIONALES

INDONESIE

TERRE
90.000 réguliers

MER
1 destroyer
4 corvettes — démodés
12 patrouilleurs

PHILIPPINES

TERRE
25.000 réguliers
15.000 Hucks (rebelles)

THAILANDE

TERRE
[illegible] hommes
plus [illegible]

AIR
[illegible] avions de chasse
[illegible] appareils de transport

MER
Quelques bâtiments légers

COREE DU SUD

TERRE
[illegible] hommes
(plus un certain nombre dans les unités U. S. A.)

CHINE NATIONALISTE (FORMOSE)

TERRE
385.000 hommes

AIR
150 chasseurs (démodés)
150 C. 47

MER
7 destroyers
1 corvette — démodés
16 dragueurs

JAPON

TERRE
Police de réserve : [illegible]

MER
Police maritime — 14.000 hommes sur petits bâtiments côtiers

BIRMANIE

TERRE
10.000 hommes

MER
1 frégate
2 dragueurs

VERS UNE DÉFENSE COMMUNE DU SUD-EST ASIATIQUE ?

JAMAIS autant qu'à l'heure présente les Alliés d'Occident n'ont dû se pencher sur les multiples problèmes que pose la défense du Sud-Est asiatique en liaison avec la défense atlantique. Le président Truman et M. Churchill, qui s'en sont entretenus durant leurs récentes conversations de Washington, ont reconnu que la question ne pouvait être examinée dans son ensemble en l'absence de la France, qui, en Indochine, supporte seule depuis 1946 le poids de la résistance à l'agression communiste.

Le maréchal de Lattre de Tassigny s'était acquis un nouveau titre à la reconnaissance du pays en allant soutenir à Singapour d'abord, puis à Washington, avec autant d'autorité que d'énergie, la nécessité d'une aide effective et substantielle de la part de nos alliés. La maladie à laquelle il devait succomber l'ayant écarté de ce débat essentiel, c'est au général Juin qu'il appartenait de poursuivre sa tâche à la Conférence tripartite qui s'est tenue à Washington le 10 janvier et où il a examiné avec le maréchal Slim et le général Bradley les conditions dans lesquelles pourrait être assurée une coopération plus étroite dans ce Sud-Est asiatique où les Alliés agissent en ordre dispersé.

Le secret le plus complet a été gardé sur cette conférence de vingt-quatre heures. Les chefs militaires n'avaient d'ailleurs pouvoir que de formuler des recommandations, de mettre en application les mesures sur lesquelles un accord est acquis. Qu'il s'agisse d'une aide matérielle militaire renforcée en Indochine, de la contribution aérienne et navale que l'on pourrait attendre des Etats-Unis dans le cas d'une agression communiste au Tonkin, en Birmanie ou en Malaisie ou du rôle que pourraient être appelées à assurer en pareil cas les Nations Unies, de tels problèmes relèvent des gouvernements eux-mêmes. Et l'on peut regretter que la crise ministérielle française soit venue retarder encore l'heure où pourra enfin être réalisée l'action commune des Alliés dans cet Extrême-Orient en proie à la guerre et au désordre. La France en effet y est intéressée au premier chef, car elle ne pourrait supporter plus longtemps seule l'écrasant fardeau de la guerre du Tonkin sans mettre en péril son économie et l'organisation même de son système de sécurité.

* * *

DURANT ces derniers mois, « France-Illustration » s'est livrée à une série d'études, qui se poursuivent d'ailleurs, sur la situation dans le Sud-Est asiatique. Examinant l'un après l'autre les territoires composant ce gigantesque ensemble, elle a montré que — mises à part l'Australie et la Nouvelle-Zélande — les pays du Pacifique sont, pour la plupart, soit aux mains des communistes, soit sous la menace, à l'intérieur ou à l'extérieur, d'une poussée communiste. Qu'il s'agisse d'une croisade des Jaunes contre les Blancs, ou de l'exécution d'un plan mis au point par Moscou, les faits sont patents. D'ores et déjà, la Chine, soutenue par l'U. R. S. S., lutte en Corée contre l'Occident et accorde son appui au Vietminh, cependant que l'U. R. S. S. soutient plus ou moins ouvertement les mouvements en cours contre les occupants blancs ou les gouvernements ayant jusqu'à présent refusé de s'engager dans les voies soviétiques. En cas d'une attaque brusquée et de grande envergure dans le Sud-Est asiatique, la question se pose donc de savoir quel est « aujourd'hui » l'état des forces en présence et quelle serait, dans l'hypothèse d'un conflit, la stratégie la meilleure.

CETTE hypothèse sous-entend l'éventualité d'une troisième guerre mondiale. Car, deux expériences l'ont prouvé, il apparaît impossible de dissocier, dans pareil cas, la région du Pacifique de celle de l'Occident. Pour affronter les difficultés écrasantes dont se hérissent les problèmes résultant de cet état de fait, des groupes de techniciens et de stratèges (tel le fameux *Standing Group*, à Washington) sont tenus d'envisager de façon permanente la situation, non point dans tel ou tel secteur déterminé, mais au contraire à l'échelle mondiale. Le public doit se bien pénétrer de cette réalité. Quiconque s'attache à réfléchir aux périls qui nous guettent doit se bien persuader de ce principe : indissolubilité des deux fronts, celui d'Occident, celui du Pacifique.

Pourquoi ? Il n'est que de regarder la mappemonde. On s'aperçoit d'abord que l'Alaska devant se trouver soumis à une menace parallèle à celle que subirait l'Europe, les bases du Pacifique sont pour les U. S. A. d'une importance primordiale. On voit ensuite que, dans l'Inde, se rejoignent et se soudent les chaînes de bases du Pacifique et celles du système océan Atlantique-Méditerranée. On se rend compte, enfin, que le Sud-Est asiatique constitue la couverture obligée de l'énorme triangle indien. Car ce n'est pas à la légère ou par simple appétit de conquête que lors de la seconde guerre mondiale les Japonais, après leur ruée sur Singapour, se sont efforcés d'arriver, par la Birmanie, jusqu'à l'Inde.

Dans un précédent numéro de « France-Illustration », nous avons esquissé le plan de bataille paraissant le plus vraisemblable sur le front atlantique, au jour J — si ce jour se levait demain et si, ce que nous voulons écarter de notre esprit tant la chose paraît impensable, une nouvelle conflagration internationale éclatait soudain. En nous efforçant de réduire au minimum les inconnues que la question comporte, nous offrons ici, « en pendant », la situation telle qu'elle semble devoir se présenter dans les mêmes conditions sur le front du Pacifique. Nous la résumons ci-dessous dans ses grandes lignes et aussi dans la carte (voir page précédente) des forces en présence dans le Sud-Est asiatique.

Une première remarque, évidente : il n'existe aucune commune mesure entre les actions sporadiques actuelles et une attaque éventuelle et massive des Soviéto-Chinois. Autrement dit, alors qu'il est encore possible de mener aujourd'hui, ici ou là, des combats terrestres, la conjoncture changerait du tout au tout si, au lieu de « volontaires » russes ou chinois, les Occidentaux et leurs alliés jaunes se trouvaient avoir affaire de façon déclarée au bloc Moscou-Pékin. Même si l'on réserve la part d'erreur qui se glisse sous toute approximation, on voit l'abîme séparant, dans le domaine terrestre, les Occidentaux (et leurs alliés asiatiques possibles) de leurs adversaires.

Comment se répartissent les forces terrestres en présence ? Du côté de la résistance au communisme, en gros : un million et demi d'hommes. Du côté des Chinois et des Russes : plus de huit millions. Encore certains contingents nationaux, tels que ceux d'Indonésie ou des Philippines, déjà aux prises, sur leurs territoires nationaux respectifs, avec un ennemi dont la force n'irait qu'en croissant dans l'hypothèse d'un conflit généralisé, ne sauraient être distraits de leur tâche. En revanche, nos calculs ne tiennent compte, au Japon, que de forces nippones d'environ une centaine de milliers d'hommes (armée de l'armistice). Rien, à première vue, ne paraît s'opposer que, aidés par l'Amérique, les Japonais ne reconstituent une armée autrement forte. Cet aspect du problème ne revêt d'ailleurs qu'un intérêt académique, puisque nous nous bornons à examiner la situation *présente*. Une réalité s'impose donc : l'écart des forces en présence est trop considérable pour que puisse être envisagée une stratégie autre que défensive.

D'aucuns penseront que, l'Indochine ayant déjà montré lors de la dernière guerre le très grand intérêt de sa position, une défense commune de cette péninsule pourrait être assurée avec quelque chance de succès. N'est-ce point d'ailleurs à une solution semblable que s'était attaché le maréchal de Lattre lors de ses rencontres avec les grands chefs alliés ? Si le secret de ces conférences n'a pas été percé, il semble aux yeux des experts que la stratégie arrêtée à Singapour d'abord puis à Washington ait surtout été « une stratégie de temps de paix » et que les dispositions prises aient, entre autres buts, celui d'empêcher les Russes de mettre la main sur des produits essentiels; celui encore d'affermir des bases d'une valeur certaine.

Un corollaire se dégage donc : la défense du théâtre du Pacifique se restreindra initialement à la défense de ses bases. Elle s'appliquera en outre au maintien des liaisons américaines avec le Japon, Formose et l'Alaska. Défense aéronavale, par conséquent.

Il importe ici de distinguer air et mer. Car, si dans le domaine de l'aviation la comparaison n'est pas non plus en faveur des Alliés, leur suprématie navale est incontestable. Mais reprenons les chiffres. Autant qu'on sache, l'U. R. S. S. et la Chine disposeraient de quelque 5.000 avions, dont près de 3.000 chasseurs. Les Alliés, eux, ne pourraient guère aligner, à l'heure actuelle, plus de 3.000 appareils, dont à peine 1.500 chasseurs. Cela, en ajoutant aux ressources aériennes des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la France, de l'Australie en Extrême-Orient celles de la Chine nationaliste (appareils déclarés du reste « démodés »), du Siam, etc.

En ce qui concerne les forces navales, au contraire, l'avantage appartient aux Alliés, avec plusieurs cuirassés, des porte-avions et un nombre de destroyers, sinon de sous-marins, très supérieur à celui qu'on prête aux Russes. Avantage suffisant, estiment les spécialistes, pour assurer une défense efficace des bases qui s'étirent du nord au sud du Pacifique.

Sous-estimer la faiblesse actuelle des Alliés sur un théâtre d'opérations complémentaire de celui de l'Atlantique serait aussi dangereux que d'attribuer aux données de notre conclusion une valeur permanente. Car, du jour au lendemain, des escadres aériennes pourraient (à défaut de divisions de terre) se voir retirées du front d'Europe pour venir renforcer celles d'Extrême-Orient. Escadres U. S. cela va sans dire, l'Amérique seule disposant, pour longtemps encore, de forces suffisantes pour se permettre des déplacements inopinés.

La conclusion apparaît donc claire. Les nations à régime totalitaire ayant, elles, la possibilité et les moyens d'accumuler les armements, rien ne montre que la situation des démocraties, dont le régime est plus complexe, puisse se modifier rapidement. L'Occident, de toute évidence, ne peut combattre sur deux fronts. Il doit choisir. Le choix semble être fait. En déduire que l'abandon de l'Indochine s'impose est une absurdité. Comme nous avons essayé de le montrer, les *bases* indochinoises, de même que celles du reste du Pacifique, sont, en toute hypothèse, nécessaires à une défense du secteur atlantique.

Car ainsi que l'indique la grosse masse des deux cents divisions russes disposées du côté de l'Europe, c'est celle-ci qui se trouve soumise à la menace la plus grave. Aussi le front *essentiel* à tenir se révèle-t-il le front occidental européen (y compris les bases africaines). Constatation qui n'est point nôtre, mais bien celle de stratèges en renom. Les conséquences qu'elle entraîne pour la France se devinent d'elles-mêmes, ainsi que l'effort accru qu'elles supposent, étant bien entendu qu'un réarmement adéquat ne saurait plus être supporté par les seuls systèmes nationaux de l'Europe.

C'est en effet une chose, d'élaborer un concept de défense ; une autre, de faire de ce concept une réalité. Les moyens de défense, en dernière analyse, semblent donc nécessairement devoir découler d'une sorte de dirigisme, d'une interdépendance des Nations Unies — et cela sur le plan international.

M. Edgar Faure, président du Conseil.

Né le 18 août 1908 à Béziers. — Docteur en droit, quatre fois lauréat de la Faculté. — Diplômé de l'Ecole des langues orientales. — Inscrit à dix-neuf ans au barreau. Avocat à la Cour d'appel. — Second secrétaire à vingt ans de la Conférence des avocats. — Evadé de France en 1943, passe en Algérie. Devient à la Libération secrétaire général adjoint du gouvernement provisoire. — Délégué adjoint du ministère public lors du procès de Nuremberg. — Elu député radical-socialiste du Jura le 10 novembre 1946. — Vice-président de la Haute Cour de justice. — Spécialisé au Palais-Bourbon dans les questions économiques et financières. — En 1949, à quarante et un ans, entre dans le premier cabinet Queuille (secrétaire d'Etat aux Finances). — Occupe le même poste dans le cabinet Georges Bidault (1949-1950). — Ministre du Budget en juillet 1950 avec M. Queuille, puis dans le cabinet Pleven (1950-1951) et dans le second cabinet Queuille (1951). — Le 11 août 1951, ministre de la Justice, garde des Sceaux dans le cabinet Pleven. — Président du Conseil.

LA CONSTITUTION DU NOUVEAU GOUVERNEMENT

Président du Conseil, ministre des Finances : M. Edgar Faure, *radical ;*
Vice-président, ministre d'Etat : M. Henri Queuille, *radical ;*
Vice-président, ministre de la Défense nationale : M. Georges Bidault, *M. R. P. ;*
Ministres d'Etat : MM. Mitterrand, *U.D.S.R.;* Laniel, *indépendant ;* Pflimlin, *M. R. P. (Conseil de l'Europe) ;* Letourneau, *M. R. P. (Etats associés).*

MINISTRES :

Justice : M. Léon Martinaud-Deplat, *radical ;*
Affaires étrangères : M. Robert Schuman, *M. R. P. ;*
Intérieur : M. Charles Brune, *radical ;*
Affaires économiques : M. Robert Buron, *M. R. P. ;*
Commerce : M. Edouard Bonnefous, *U.D.S.R.;*
Budget : M. Pierre Courant, *indépendant ;*
Education nationale : M. André Marie, *radical;*
Travaux publics : M. Antoine Pinay, *indépendant ;*
Industrie et Energie : M. Jean-Marie Louvel, *M. R. P. ;*
Agriculture : M. Camille Laurens, *paysan action sociale ;*
France d'outre-mer : M. Louis Jacquinot, *indépendant ;*
Travail : M. Paul Bacon, *M. R. P. ;*
Reconstruction : M. Claudius-Petit, *U.D.S.R.;*
Anciens Combattants : M. Emmanuel Temple, *indépendant ;*
Santé publique : M. Paul Ribeyre, *paysan action sociale ;*
Armement : M. Maurice Bourgès-Maunoury, *radical ;*
P. T. T. : M. Roger Duchet, *indépendant.*
Marine marchande : M. André Morice, *radical;*
Information : M. Paul Coste-Floret, *M. R. P.*

SECRÉTAIRES D'ÉTAT :

Présidence du Conseil : MM. Félix Gaillard, *radical (Finances);* Raymond Marcellin, *indépendant ;* Bernard Lafay, *radical (Fonction publique) ;*
Affaires étrangères : M Maurice Schumann, *M. R. P. ;*
Guerre : M. de Chevigné, *M. R. P. ;*
Air : M. Pierre Montel, *indépendant ;*
Marine : M. Jacques Gavini, *indépendant ;*
Intérieur : M. André Colin, *M. R. P. ;*
Enseignement technique, Jeunesse et Sports : M. Jean Masson, *radical ;*
Beaux-Arts : M. A. Cornu, *R. G. R. ;*
Agriculture : M. Jean Sourbet, *paysan action sociale ;*
France d'outre-mer : M. Louis Aujoulat, *indépendant d'outre-mer ;*
Finances (réforme fiscale et économies) : M. Georges Laffargue, *R. G. R. ;*
Travaux publics : M. L. Begouin, *radical.*

Après quatorze jours de crise...

LE MINISTÈRE EDGAR FAURE

Ouverte le 7 janvier par la mise en minorité du ministère Pleven, cette crise se sera dénouée, fort heureusement, plus vite qu'on ne le prévoyait dans les milieux politiques.

Sixième des présidents « pressentis » par M. Vincent Auriol, M. Edgar Faure, garde des Sceaux dans le cabinet défunt, que maints parlementaires s'attendaient à voir effectuer simplement un « tour de piste », a mené à bien, et brillamment, la mission qu'il avait acceptée de l'Elysée. Dès le 17 janvier le député radical du Jura, devenu président « désigné », obtenait l'investiture du Palais-Bourbon par 401 voix contre 101. Les communistes, seuls, avaient voté « contre », tandis que les élus du R. P. F., repliés sur l'Aventin, s'abstenaient dans le scrutin. Une majorité massive ratifiait ainsi l'accession au pouvoir d'un homme nouveau, issu du plus ancien des partis de la République.

Ce n'est certes pas au hasard que le choix de M. Vincent Auriol s'était porté sur M. Edgar Faure. Ce jeune parlementaire de quarante-trois ans, élu pour la première fois en 1946, s'était vite conquis une place de premier plan à l'Assemblée, où il se révélait « debater » éloquent autant que politique averti. Aussi devait-il être appelé rapidement à prendre place dans les conseils du gouvernement, où il a déjà siégé à cinq reprises avant d'assumer la charge de « Premier ».

La large audience qu'il a obtenue lors de sa présentation, M. Edgar Faure la doit à son esprit de méthode autant qu'à un sens politique qui lui aura permis de surmonter les obstacles successifs que la décevante Constitution de 1946 a placés sous les pas des hommes de gouvernement à qui est confié le soin de dénouer les crises ministérielles.

Dès son acceptation et étant donné sa volonté délibérée de n'écarter aucun des groupes qui constituent la majorité issue des élections, il s'était employé, en technicien averti des questions économiques et financières, à sérier et à résoudre l'un après l'autre les problèmes sur lesquels s'était produite il y a quinze jours la rupture de cette majorité.

Echelle mobile, équilibre budgétaire, S.N.C.F., Sécurité sociale, il s'efforçait de rechercher les compromis, les transactions susceptibles d'apporter ces solutions de synthèse dont il allait montrer la nécessité dans son discours-programme avec une lucidité et une compréhension des réalités qui devaient faire sur l'Assemblée une impression profonde.

C'est dans cet esprit de synthèse que M. Edgar Faure, estimant qu'en l'occurrence le fond importe plus que la forme, écartait le recours à ces « lois-cadres » dont l'Assemblée n'avait pas voulu, entendait procéder à l'assainissement financier de la S. N. C. F. et à la remise en ordre de la Sécurité sociale au moyen de projets de loi délibérés d'urgence par le parlement. De même, pour l'échelle mobile des salaires préconisait-il un moyen terme pour éviter l' « automatisme aveugle » dans l'application d'une mesure dangereuse du fait des menaces d'inflation qu'elle recèle. Enfin l'équilibre budgétaire devait être obtenu à la fois par de sévères mesures d'économie et par des majorations d'impôts et de taxes susceptibles de procurer à la trésorerie des disponibilités immédiates.

Telles étaient, sur le plan intérieur, les mesures d'urgence que proposait le président « désigné » en offrant à l'Assemblée de conclure un contrat sous forme d'un plan de travail trimestriel et renouvelable.

La majorité ayant accepté de lui faire confiance sur son discours-programme, il restait au président « investi » à franchir un dernier et délicat écueil, celui de la répartition des portefeuilles.

Les socialistes ayant répondu par la négative à l'offre de partager les responsabilités du pouvoir, M. Edgar Faure a constitué son équipe à l'image de la précédente. Toutefois M. René Pleven et M. René Mayer, solidaires dans l'échec des lois-cadres devant l'Assemblée, déclinaient l'offre qui leur était faite d'entrer dans le gouvernement.

M. Edgar Faure allait connaître durant de longues heures, comme ses prédécesseurs, la difficile épreuve du dosage de son ministère et des conflits d'attribution. Mais son esprit de conciliation autant que son opiniâtreté ont eu finalement raison des exigences excessives et des susceptibilités déplacées. Encore a-t-il dû renoncer à la formation restreinte à laquelle il avait songé, comprenant quatorze ministres doublés chacun d'un secrétaire d'Etat. Et dimanche dernier le nouveau président du Conseil présentait à l'Elysée les trente-neuf ministres et secrétaires d'Etat dont il s'était entouré.

Les quarante membres du gouvernement se répartissent politiquement comme suit : treize radicaux, trois U. D. S. R., onze M. R. P., huit indépendants, quatre « Action paysanne », plus un indépendant d'outre-mer. Tous les ministres du précédent cabinet figurent dans la nouvelle équipe, sauf MM. Pleven, René Mayer et quatre secrétaires d'Etat. Parmi les « promus » six entrent pour la première fois au gouvernement, et M. Martinaud-Deplat avait été avant guerre sous-secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil.

Dès leur installation, M. Edgar Faure et ses collaborateurs se sont attaqués à la besogne ardue et complexe qui les attendait. Car la crise n'a fait qu'aggraver encore les difficultés latentes aussi bien sur le plan intérieur que sur le plan extérieur.

La tâche urgente, c'est d'obtenir de la majo-

Ministres : MM. Edgar FAURE (1). Henri QUEUILLE (2). Georges BIDAULT (3). MITTERRAND (4). LANIEL (5). LETOURNEAU (7). MARTINAUD-DEPLAT (8). Robert SCHUMAN (9). BRUNE (10). BURON (11). BONNEFOUS (12). COURANT (13). André MARIE (14). PINAY (15). LOUVEL (16). LAURENS (17). JACQUINOT (18). BACON (19). TEMPLE (21). RIBEYRE (22). BOURGÈS-MAUNOURY (23). DUCHET (24). André MORICE (25). P. COSTE-FLORET (26).
Secrétaires d'Etat : MM. GAILLARD (27). MARCELLIN (28). LAFAY (29). DE CHEVIGNÉ (31). MONTEL (32). GAVINI (33). André COLIN (34). MASSON (35). André CORNU (36). SOURBET (37). AUJOULAT (38). LAFFARGUE (39). BEGOUIN (40). Ne figurent pas sur la photo : PFLIMLIN (6). CLAUDIUS-PETIT (20). Maurice SCHUMANN (30).

rité le vote d'une loi de finances qui assure l'équilibre budgétaire, avec les mesures d'assainissement qui s'imposent. Mais les ministres devront veiller également sur ce que M. Edgar Faure a appelé « le panier de la ménagère ». Car la nouvelle poussée de fièvre que l'on constate sur les prix, jointe à la répercussion inévitable qu'auront sur ceux-ci les impôts de consommation, risque d'accélérer le recours à l'échelle mobile, que le président du Conseil n'envisage qu'à titre exceptionnel.

A L'EXTÉRIEUR la situation au Tonkin requiert une vigilance active, et il est regrettable que la crise, coïncidant avec la douloureuse disparition du maréchal de Lattre, soit venue marquer un temps d'arrêt dans les négociations engagées avec nos amis anglo-américains à propos de l'Extrême-Orient. En même temps un autre foyer de désordre risquait de s'allumer en Afrique du Nord à la suite de la suspension, en décembre dernier, des négociations engagées avec les ministres tunisiens. Des promesses pour le moins prématurées avaient éveillé des espoirs inconsidérés parmi les éléments destouriens en même temps qu'elles soulevaient une compréhensible émotion chez les Français de Tunisie, à qui le protectorat est redevable, pour une large part, de sa prospérité.

Les mises au point qui s'imposaient pour dissiper de regrettables malentendus n'ont pas été sans susciter dans les centres urbains et dans certains milieux intellectuels de la régence animés par M. Habib Bourguiba des réactions parfois violentes. Des mesures de précaution s'imposaient. Elles ont dû être examinées en pleine crise, alors que le nouveau cabinet n'était pas constitué.

Le président du Conseil et les ministres ont été ainsi amenés à se pencher sans attendre sur cette question des rapports entre la France et la Tunisie, qui doivent s'établir loin des agitations stériles, sur la base d'une association confiante et loyale dans laquelle les légitimes intérêts de la France, puissance méditerranéenne, seront sauvegardés.

« Nous resterons fidèles à l'esprit de réforme sans favoriser les surenchères », ainsi s'était exprimé M. Edgar Faure dans sa déclaration ministérielle.

LA PHILOSOPHIE D'UNE CRISE

BIENFAITS ET FAIBLESSES DE LA DÉMOCRATIE

EN préambule à la déclaration dans laquelle il demandait l'investiture de l'Assemblée, M. Edgar Faure avait tenu à souligner ce qui fait l'ordinaire faiblesse des démocraties. C'est, disait-il, d'exposer leurs défauts au grand jour et à chaque instant, alors que leurs bienfaits ne sont jamais plus vivement appréciés que dans la privation des libertés qu'elles consacrent.

C'est plus particulièrement dans les pays où l'évolution des mœurs politiques n'a pas acclimaté le système dualiste des partis — la grande épreuve du régime parlementaire — que la nécessité, pour assurer la gestion des affaires nationales, de composer et de maintenir une majorité implique la synthèse de tendances diverses de l'opinion et un effort de discipline librement consentie et renouvelé à chaque pas.

Cette circonstance — que ne sauraient écarter totalement, quels que soient leurs effets favorables, ni les réformes institutionnelles ni les aménagements électoraux — imprime fatalement à l'action gouvernementale comme à la vie des assemblées ce caractère perpétuel de concession et de compromis dont s'irritent les esprits, souvent parmi les plus nobles, qui ne conçoivent que dans la rigueur la poursuite de leur idéal.

Mais, puisque le parti unique est évidemment incompatible avec la notion même que nous nous formons de la démocratie, puisque la pluralité des partis est depuis longtemps installée en France comme dans les pays voisins, puisque enfin ce problème doit être considéré non pas dans l'épure d'une conception excellente de l'Etat, mais dans l'exigence de notre comportement immédiat, reconnaissons que l'esprit de concession et de compromis lui-même, avec les sacrifices qu'il impose à l'amour-propre, à l'attachement doctrinal, aux mouvements extrêmes de la sensibilité, ne manque pas de noblesse. S'il trouve dans tous les cas son excuse dans la nécessité, il doit chercher dans l'efficacité sa très haute justification.

Tel est, ajoutait M. Edgar Faure, le problème qui se pose actuellement pour la majorité dont les indications du suffrage universel ont tracé les contours en juin dernier.

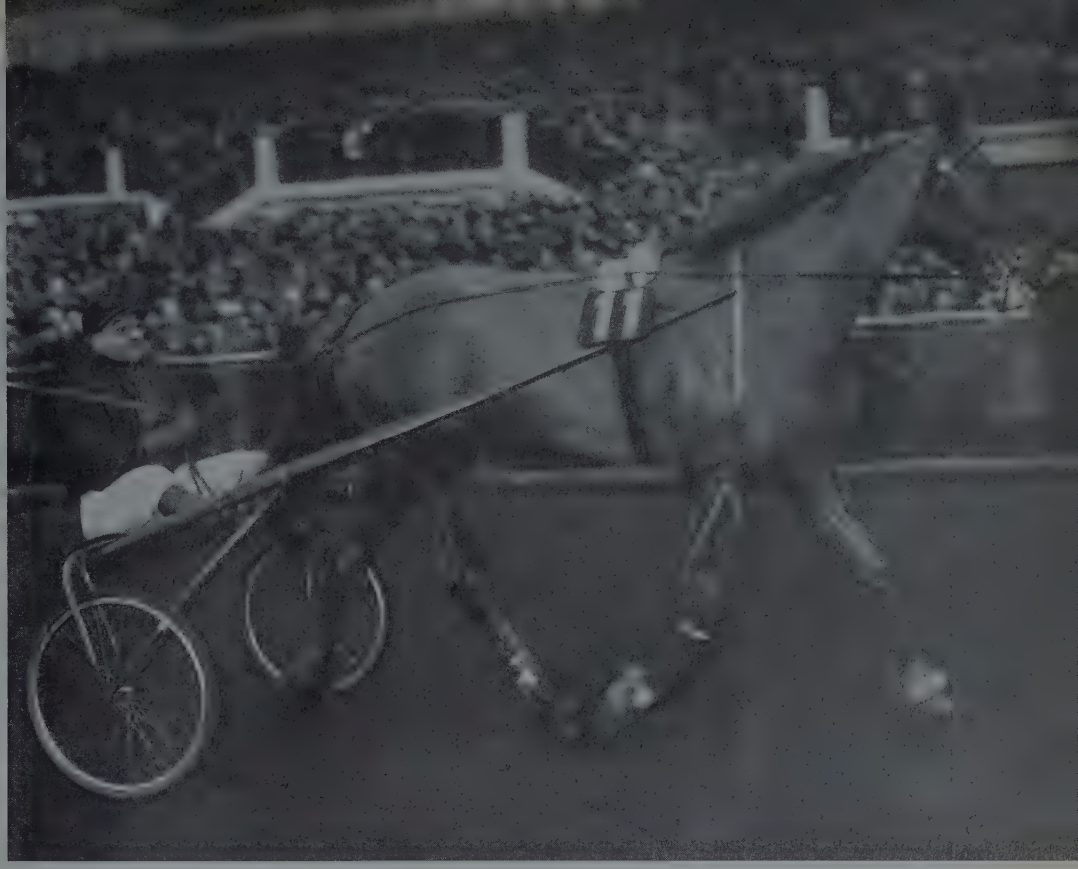
Bien avant sa récente rupture, cette majorité a subi de grandes divisions. C'est à travers des discussions harassantes, en affrontant des conflits renouvelés que le gouvernement démissionnaire a dû poursuivre son indispensable action de gestion quotidienne et de sauvegarde de l'essentiel. Maintenant que la solution de continuité est acquise, rien ne serait plus vain que de nous engager dans la recherche contentieuse des responsabilités, alors que l'idée même de responsabilités semble s'effacer dans la donnée initiale du problème, qui suppose la conjonction d'hommes venus de bords différents pour s'attacher à une œuvre commune et urgente, mais qui ne renoncent à rien de leurs convictions et de leurs objectifs. Dans de semblables débats, la rituelle question : « A qui la faute ? » a le tort de cacher la véritable question : « Pour qui le préjudice ? », car c'est le pays — et non pas l'un ou l'autre de nos partis — qui éprouverait véritablement le préjudice d'une absence de majorité et d'une absence de gouvernement.

Et le président « désigné » posait au parlement la question suivante, à laquelle il avait répondu pour sa part en acceptant la mission de résoudre la crise :

Pouvons-nous pour la reconstitution de cette majorité, et alors d'ailleurs qu'aucune majorité ne s'offre visiblement à la relayer, faire appel une nouvelle fois à l'esprit de synthèse et à la volonté de discipline et, au delà de l'excuse de nécessité, chercher la justification de l'efficace ?

L'Assemblée, à son tour, allait répondre de la façon que l'on sait, en investissant M. Edgar Faure comme président du Conseil à une majorité massive.

CHYRIACOS, QUI EST DRIVER-ENTRAINEUR DE CANCANNIÈRE, A ASSURÉ A L'ÉLEVAGE FRANÇAIS UNE VICTOIRE EXTRÊMEMENT BRILLANTE.



MALGRÉ UN MAUVAIS DÉPART, CANCANNIÈRE REMONTA SES CONCURRENTS ET TERMINA EN BOLIDE.

A VINCENNES

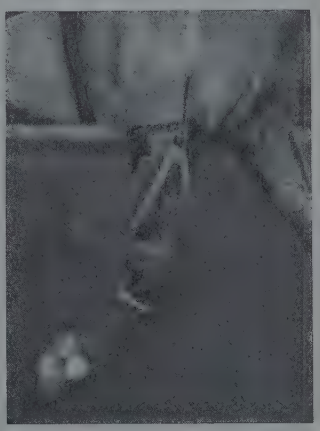
« CANCANNIÈRE »

ENLÈVE AVEC BRIO

LE PRIX D'AMÉRIQUE

UNE foule énorme emplissait les diverses enceintes de l'hippodrome de Vincennes pour assister au prix d'Amérique. C'est que cette épreuve n'est pas seulement importante par les 10 millions d'allocation dont elle est dotée, mais parce qu'elle met en compétition les meilleurs spécialistes français et étrangers du trot attelé. Et, cette année, à quelques chevaux français de tout premier ordre s'opposaient des concurrents venus de l'extérieur et ayant déjà fait leurs preuves, tels que Permit, Egan Hanover, Mighty Ned et surtout l'étalon américain Scotch Thistle. Celui-ci, que pilotait le réputé driver Finn, le même qui mena à la victoire Muscletone, apparaissait comme particulièrement redoutable. Notre amour-propre national peut être satisfait puisque les trois premières places furent prises par des chevaux français : Cancannière, Cyrano II et Chambon. La course fut extrêmement animée, et la gagnante, qui a trotté le kilomètre en 1'23"3/10, termina le parcours d'une manière sensationnelle. La victoire de Cancannière fut vivement applaudie et les félicitations ne furent pas ménagées à sa très sympathique propriétaire, M^me^ Bancilhon, et au maître entraîneur et driver Chyriacos, qui témoigna, une fois de plus, d'un art accompli.

TRÈS ENTOURÉE, M^me^ BANCILHON, LA PROPRIÉTAIRE DE LA JUMENT CANCANNIÈRE, RÉPOND AUX FÉLICITATIONS.



CETTE BRETELLE, EMPÊCHANT LES TROTTEURS DE GALOPER, LEUR ÉPARGNE DES FAUTES QUI LES FERAIENT DISQUALIFIER.

LE FROID FUT POUR LES ÉLÉGANTES L'OCCASION DE REVÊTIR DE CHAUDES FOURRURES.

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « GHETTO TERESIN » ET « LA TERRE TREMBLE »

Le film tchèque date de 1948 : en retraçant la tragédie des persécutions antisémites pendant l'occupation allemande il s'abstient de toute référence politique. Comme le faisait remarquer un bon observateur, on n'y découvrait pas le plus petit portrait de Staline. Il est à craindre qu'il ne s'agisse là du témoignage d'une époque révolue.

La comparaison s'impose tout naturellement avec le film polonais, *la Dernière Etape,* sur les camps de concentration. On n'imagine pas deux conceptions artistiques plus différentes. L'une se rapprochait des actualités par une absence délibérée d'astuces dans le récit ou de recherches dans la photographie. L'autre constitue un catalogue complet des procédés expressionnistes : décors d'une extragavance calculée ; objets quotidiens rendus déroutants par des perspectives inattendues ; décadrages bizarres ; plans d'une longueur insupportable ou d'une brièveté spasmodique ; sonorisation en contrepoint au lieu d'être synchrone. Le dialogue est réduit à sa plus simple expression : quelques phrases banales qui fuient la scène à faire. Le récit est sacrifié au point d'être parfois inintelligible. La psychologie des personnages est élémentaire, pour ne pas dire inexistante.

Le réalisateur, Alfred Radok, fait contraster cette ambiance de cauchemar avec un montage d'actualités nazies : cérémonies de masses, parades militaires, discours officiels, dévastations de la guerre. Ainsi du moins le sujet se trouve placé dans son contexte historique. Sinon, bien que les faits décrits soient attestés par de multiples témoignages, le spectateur serait d'autant plus amené à douter de leur réalité qu'ils sont présentés sous un éclairage déconcertant.

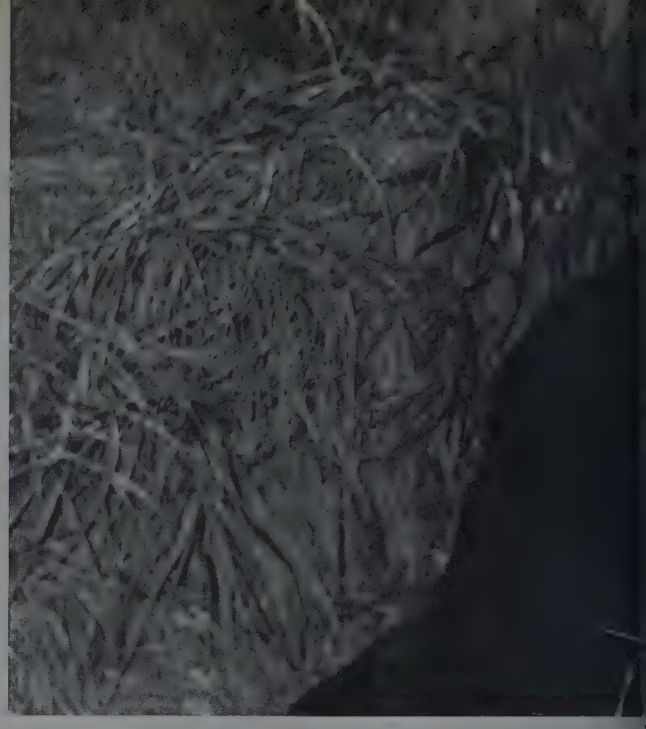
La plupart du temps cette recherche esthétique va à l'encontre du but proposé. L'entassement extravagant à l'intérieur du camp de concentration est décrit avec une telle virtuosité qu'il finit par paraître plus pittoresque qu'effroyable. L'arrivée du train de typhiques donne lieu à des photographies si plastiquement belles que nous les admirons sans songer à être émus. Un sujet aussi terrible réclame un traitement sobre.

Considéré en Italie, où sa carrière cinématographique se double de son activité de metteur en scène au théâtre, comme l'égal des plus grands, Luchino Visconti est jusqu'à présent ignoré en France. Son premier film, *Obsession,* ne peut y être projeté, car il constitue une adaptation non autorisée du *Facteur sonne toujours deux fois. La Terre tremble,* en dépit du grand prix de la mise en scène obtenu à Venise en 1948, n'avait encore connu qu'une brève sortie au cours de la semaine italienne organisée l'année dernière par le cinéma d'essai. Aussi faut-il savoir gré à celui-ci de donner au public l'occasion de prendre contact avec une des œuvres importantes de l'après-guerre.

En apparence, mais en apparence seulement, *la Terre tremble* s'inscrit dans le courant néo-réaliste. Son sujet est un conflit social : un pêcheur essaie d'échapper à l'exploitation des propriétaires en achetant sa barque et ne parvient qu'à se ruiner complètement. Le film a été tourné entièrement en extérieurs, sur place, dans le petit village d'Acitrezza, près de Catane. Les acteurs ne sont pas professionnels, ce sont tous des gens du pays. Ils ne parlent même pas l'italien, mais le dialecte sicilien, et le film a dû être doublé pour la projection dans les autres régions. Quand il fut présenté au festival de Venise, il durait trois heures ; il semblait n'avoir pas été monté ; des scènes statiques se déroulaient interminablement dans le même décor. Depuis, sans l'assentiment de l'auteur, il a été réduit de moitié. Certains prétendent qu'il a perdu, d'autres, qu'il a gagné à cette amputation.

Sous sa forme condensée, c'est déjà une œuvre sévère et déroutante. Elle ne contient ni ne recherche aucun des éléments qui retiennent habituellement l'intérêt. La lenteur désespérante de l'intrigue n'accroche l'attention qu'à de rares séquences. Les acteurs jouent mal ou ne jouent pas, et ne sont pas bien dirigés. Mais la photographie, due à Aldo, est d'une beauté qui n'a sans doute jamais été dépassée. Ces maisons de torchis, ces misérables barques, ce sol aride, cette mer ensoleillée composent une série de tableaux plus admirables les uns que les autres et qu'on ne se lasse pas de contempler dans leur accablante monotonie. Et, dès qu'il s'agit de diriger des masses, Visconti révèle son remarquable talent pour la mise en scène. Jamais à l'écran des foules n'ont grouillé d'une vie aussi individuelle tout en formant des motifs décoratifs d'une sûreté magistrale, qu'ils soient statiques ou dynamiques. D'un point de vue purement plastique, nous avons là l'équivalent des plus hautes réussites du cinéma : le cortège du *Cuirassé Potemkine,* les marines de *l'Homme d'Aran,* les jeux d'ombres et de lumières de Murnau.

On attendra avec impatience le nouveau film que Visconti vient d'achever, *Bellissima,* avec Anna Magnani, qui, par son sujet tout au moins, sera entièrement différent puisqu'il roule sur les coulisses du cinéma.



Soirs de Paris...

A quelques jours d'intervalle nous avions le choix entre la rentr de Grock à Médrano, la lecture de *Pasiphaé* — avec causer de M. Henry de Montherlant — dans une galerie d'art et l débuts de Jean Marais à la Comédie-Française ! Comme no ne saurions manquer des spectacles aussi divertissants à des titr divers, nous avons évidemment assisté à ces trois manifestations, et, tout prendre, c'est encore Grock qui nous parut le plus comique.

A la Comédie des Champs-Elysées M. Jean Anouilh provoqua d « mouvements divers » avec sa *Valse des toréadors,* pièce noire s en fut... à tel point d'ailleurs que l'on se demande parfois si l'aute d'*Ardèle* ne s'amuse pas à se parodier lui-même. Il en « rajoute », j'ose écrire, histoire d' « épater le bourgeois » ! Ceux de la répétitio générale ont été stoïques sous l'avalanche.

Pour fêter le prix Nobel de la Paix, décerné à M. Léon Jouhau Orson Welles est venu lui rendre hommage en Sorbonne. Il a é

Ci-dessus : Paul Boncour félicite Marie Ventura après « l Valse des toréadors », d'Anouilh, Marjane accueille a so cocktail Edith Piaf. Ci-contre : Grock avec Michel Simo

Nous verrons Fernandel dans « le Petit Monde de don Camillo », film de Duvivier d'après le roman de Guareschi.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

parfait d'onction, de noblesse et de sérieux. Le matin même il avait été l'hôte du « Club des 7 » au Grand-Véfour, et, retrouvant alors toute sa fantaisie, il évoqua pour les quelques chroniqueurs parisiens du Club des 7 sa vie aventureuse, son seul port d'attache où il ait un bureau et une secrétaire (à Mogador), ses films à venir, de *Salomé* à la merveilleuse aventure policière de M. Arkadin..., et ce fut un déjeuner étourdissant, avec un « Citizen Kane » déchaîné. Quel humour, que de mots féroces ou profonds qu'il aurait fallu enregistrer au magnétophone ! Quelle force de la nature surtout !

Rentrée des Etats-Unis, où elle perdit son prénom, Marjane a offert chez Carrère un cocktail à ses amis parisiens. Edith Piaf lui dit : « Bonjour, Léo », mais se ravisa aussitôt ! Marjane repart pour Miami, où elle chantera avant de regagner Hollywood : elle doit y tourner un film sous la direction de Mervyn Le Roy.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LA VALSE DES TORÉADORS »

La question qui se pose pour Jean Anouilh depuis quelque temps déjà est celle du renouvellement. *Ardèle ou la Marguerite* était l'apogée de sa manière, de sa manière noire. On y dégustait de l'Anouilh concentré, ramené à l'état d'élixir, de pilule explosive. Avec *la Valse des toréadors,* à la Comédie des Champs-Elysées, il revient à *Ardèle,* puisque nous retrouvons dans cette pièce nouvelle deux personnages de l'œuvre ancienne, mais poussés cette fois au premier plan : le général Saint-Pé et sa femme, Amélie. Et il s'agit de variations sur le même thème : la tyrannie exercée par la femme sur l'homme, la dérision de l'amour sentimental aussi bien que du rapprochement physique des amants, l'absurdité du bien puisque le mal l'emporte toujours et que ce qu'il y a de meilleur en nous est bafoué par le sort.

Une fois de plus le pessimisme et la misogynie d'Anouilh se livrent à plein.

Je sais bien qu'un écrivain, qu'un auteur dramatique a le droit de traiter indéfiniment des sujets identiques pour creuser plus profond. On n'a le droit de lui crier « casse-cou ! » que lorsque sa persévérance ou son obstination ne tire plus d'accents originaux et qu'il se répète, en sorte que des nouvelles œuvres ne tiennent plus que de l'exercice de virtuosité pure, sinon du pastiche.

Jean Anouilh en est-il arrivé là ? Je ne le pense pas, encore que dans *la Valse des toréadors* le ton soit parfois hésitant, l'artifice, visible. Car, dans son grincement tout ensemble irritant et douloureux, cette pièce contient, semble-t-il, la promesse d'inspirations neuves.

Je n'ai pas la place de résumer suffisamment la pièce, et je me bornerai à dire que le général Saint-Pé, sur la soixantaine, esclave de sa femme, ex-cantatrice, qu'une maladie imaginaire cloue au lit, garde sous son dolman de héros retraité un cœur de jeune homme. Il pense à une jeune fille, Ghislaine de Sainte-Euverte, qu'il tint dans ses bras dix-sept ans plus tôt, dans un bal de Saumur, et qu'il respecte, malgré leur flamme mutuelle, mais avec laquelle il n'a jamais cessé d'entretenir une correspondance. Elle représente son idéal inaccessible, son bonheur manqué, sa vraie vie. La voici justement sous sa voilette et son grand chapeau. Elle a en sa possession deux lettres de la générale. (Comment elle a eu ces lettres ? nous ne le savons pas, et c'est dommage.) Bref, il appert des documents en question que le général fut trompé par sa femme. Il va donc pouvoir divorcer et épouser sa Ghislaine.

Comment ce beau projet non seulement ne se réalisera pas, mais comment une fatalité, un peu secourue par l'auteur *in fine,* fera tout aller à l'encontre des vœux du vieux militaire, c'est le sujet de la pièce. Et à la vérité, qu'à travers des scènes qui évoquent parfois un Labiche passé par les eaux sales du naturalisme la pure Ghislaine, qui doit bien approcher de la quarantaine, accepte avec enivrement l'étreinte d'un coquebin, fils naturel du général, voilà qui ne nous importe guère. Jean Anouilh n'a pas hésité dans *la Valse des toréadors* à s'affranchir des servitudes de la vraisemblance. Je ne le lui reprocherai pas dans la mesure où cette liberté souveraine lui permet de s'élever, mais nous ne pourrons lui pardonner le tour caricatural de ses personnages s'il utilise la caricature pour elle-même. Ses héros ne doivent pas devenir des marionnettes, même métaphysiques ; elles doivent rejoindre une humanité supérieure dans la mesure où elles s'écartent du réel photographique.

Jamais peut-être, il faut le dire, le dialogue d'Anouilh n'avait été, par accès, d'une densité si agressive, et à cet égard la scène du troisième acte entre le général et son horrible femme abonde en expressions d'une brutalité généralement réservée au répertoire des salles de garde. Et cependant, au milieu de cette boue sanieuse, il semble que monte une lueur. Jean Anouilh consent à parler de l'âme et de l'idéal. Je sais bien qu'il le fait en termes peu ménagés, voire odieux, et que l'incarnation de l'idéal figurée par M^lle^ de Saint-Euverte est allégrement souillée par le coquebin déchaîné, à l'évidente satisfaction de ladite demoiselle. Pourtant la nostalgie des paradis perdus palpite dans cette pièce désespérante, où Jean Anouilh fait une fois de plus éclater ses admirables dons de dramaturge en ayant l'air de les traiter par-dessous la jambe.

Claude Sainval joue avec conviction le rôle du général. Mais on ne voit plus en lui que la baderne : que fait-il du héros ? Sa composition est intéressante, mais manque de force et de nuance. M^me^ Marie Ventura, en générale, a stupéfié par sa puissance vocale et sa diabolique véhémence ; on ne pouvait faire mieux. M^lle^ Madeleine Barbulée, trop charmante vieille fille prolongée, détaille avec bien de l'esprit les couplets de sa « révélation ».

Décors et costumes de Jean-Denis Malclès apportent leur note pittoresque à l'œuvre d'Anouilh, que M. Roland Pietri a mise en scène avec autant de vivacité que d'humour.

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

LES PROPOS DE PAUL LÉAUTAUD

QUAND, il y a quelques années, André Rouveyre a préfacé un recueil de pages choisies de Paul Léautaud, il a présenté celui-ci en ces termes : « Un écrivain qui a été, pendant cinquante ans, exactement le contraire de ceux qui composaient cette foule industrielle et vaine de personnages qui avaient le front de se donner pour des écrivains et que l'on prenait pour tels. » Le non-conformisme de Léautaud avait de quoi plaire, évidemment, à l'écrivain parfaitement indépendant que Rouveyre a toujours été.

Le portrait de Léautaud était complété par les traits que voici : « On ne peut pas ne pas ressentir la richesse morale étrange et saine qui émane de lui, avec, au surplus, une solidité intérieure, une honnêteté profonde de la pensée et du jugement qui forcent le respect intime malgré tous les jeux, et la bonne grâce, et, disons aussi nettement, le frémissement de haut comique derrière lesquels elles se tiennent. »

Mais faut-il continuer de reproduire le portrait d'un homme que tant de gens connaissent aujourd'hui, parce que sa voix du moins leur est familière depuis les fameux entretiens de Paul Léautaud et de Robert Mallet à la radio ? Ces entretiens ont été maintenant publiés (Gallimard), et le succès qu'ils ont eu sur les ondes semble garantir, de prime abord, celui qu'ils pourraient obtenir en librairie.

Le livre est amusant. Sans doute le rire de Léautaud, aujourd'hui célèbre, ne nous arrive-t-il plus que sous la forme d'une sorte de jeu de scène, par une indication entre parenthèses. Mais le jeu reste vivant, encore que le dialogue, une fois imprimé, perde de sa vivacité pour traîner en longueur. Au total, en marge d'une œuvre et d'une vie littéraire, c'est un bon documentaire.

Malgré tout, la place en marge de la littérature me paraît être celle qu'il convient de réserver à un tel ouvrage. De l'antenne à la librairie il est à craindre que de tels dialogues ne tombent au rang de l'imprimé inutile. Il faut y prendre garde d'autant plus que pour ce mode d'expression Léautaud est probablement un écrivain modèle.

Son succès à la radio est venu de ce qu'il a étendu à une vaste audience une forme de vie littéraire dont maints hommes de lettres se délectent en petit comité : la conversation de café ou de salle de rédaction, où se dépense un esprit aiguisé par le métier et entendu à demi mot par des connaisseurs. A l'écoute les auditeurs ont trouvé ce dialogue étourdissant. A la lecture, il faut convenir que le feu en est beaucoup refroidi.

Ces entretiens rapides et légers étaient peut-être, après tout, ce qui pouvait le mieux donner sa mesure à Paul Léautaud. C'est un homme du XVIII[e] siècle égaré dans le XX[e]. Il excelle dans la chronique, dans le propos libertin. La conversation à bâtons rompus ne le diminue pas ; elle le met à sa place. On a dit de lui : « C'est notre Diogène. » Voilà une référence qui risque de l'écraser. Le cynisme est pour lui quelque chose de trop grave. Il s'en défend d'ailleurs dans les entretiens avec Robert Mallet. Et c'est lui qui a raison.

Il est à remarquer, du reste, que cet ouvrage parlé vient pour une bonne part en compensation de tous les écrits qui manquent à l'œuvre de Léautaud. C'est un personnage littéraire, mais son œuvre est peu copieuse. Il est vrai que nous ne connaissons pas son *Journal littéraire,* dont on nous dit qu'il ne verra probablement pas le jour de son vivant. Mettra-t-il son auteur à une place plus élevée dans la littérature contemporaine ? L'avenir nous le dira.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

LE PROBLÈME NUMÉRO UN

IL ne m'appartient pas de dire si le *Bacchus* de Jean Cocteau, dont Yves Gandon vous a parlé, méritait ou non que François Mauriac en quittât la représentation : en admettant qu'elle se soit jamais achevée, je pense que personne ne désire rouvrir la querelle de *Tartuffe.*

Mais François Mauriac ne s'est point contenté d'un geste : sept colonnes du *Figaro littéraire,* voilà qui pèse d'un poids bien différent dans la balance du scandale. Et ce qui me frappe, c'est que les sept colonnes semblent d'abord démentir le geste — du moins le geste tel qu'on l'interpréta : « Je n'étais pas furieux... Je ne rageais pas. J'étais triste... » Là où nous attendions la manifestation, c'est l'exhortation qui est venue ; on serait tenté de dire : l'exorcisme. Et jusqu'à la fin le ton s'élève : « O Jean ! Qui sommes-nous pour faire les braves contre Dieu ?... » Quand le morceau s'achève sur la belle image d'Arlequin qui pleurera à l'heure où le coq chante, on a compris : le reproche à Cocteau n'est pas d'avoir blasphémé — dans le sillage exact de Sartre — l'Eglise catholique sur la scène ; il n'est même plus de poser si crûment le problème du blasphème ; il est d'avoir tout simplement renié cette source où l'on a bu « un matin de 1926 » (« et les anges qui t'entouraient ne s'appelaient pas Heurtebise » !). Il est d'avoir, catholique, ridiculisé — fût-ce en se cachant derrière son petit doigt — la vérité catholique. Il est de s'être damné.

C'est pourquoi cette querelle — qui échappe tout entière à l'art dramatique pour se situer sur le plan humain — en évoque pour moi, irrésistiblement, une autre, pareillement opposée à la littérature et née commme elle pourtant de la littérature : la grande lutte qui opposera, aux années capitales de leur vie, André Gide et Paul Claudel. Là aussi, c'est d'un livre qu'on discutait ; là aussi, entre les lutteurs, c'est du salut d'une âme qu'il s'agissait. « De quel droit, cette sommation ? » s'écriait Gide, atterré ; et Claudel répondait : « Vous vous perdez ! »

Certes, il est peu de sujets où l'on ait moins le droit d'être juge. Ou, si l'on estime au contraire que nous *devons* juger, peu de sujets alors qu'on ait moins le pouvoir de traiter en quelques lignes. Je n'en veux pour ma part retenir ici qu'un aspect : c'est son retentissement, c'est la brûlure qu'il nous inflige, c'est l'*actualité* même, au sein des lettres cette fois, du thème du salut. *Jean Barois* nous paraissait loin ; et en effet il ne s'agit plus de choisir abstraitement dans une querelle d'idées : mais retournons-nous et regardons autour de nous. Voici l'extraordinaire *Fin d'une liaison* qu'on vient de nous traduire, aboutissement de l'œuvre entière de Graham Greene ; on y voit la vertu infinie de la grâce et l'étonnante jalousie d'une créature envers son créateur qu'elle nie. Voici *le Profanateur,* de Thierry Maulnier, où s'analyse avec tant de grandeur la passion nue d'une âme sainte pour une âme damnée. Voici le paradoxal et profond *Eloge de la lâcheté,* de Robert Amadou, avec sa chute d'Apocalypse : « Nous croyons que la fin est proche. Mais que celui qui n'a jamais espéré jette la première pierre. Ce qui est impossible aux hommes reste possible à Dieu. » Voici l' « Age nouveau », qui ouvre une enquête sur l' « Idée de Dieu et ses conséquences ». Voici même le monstrueux et vain roman de l'étrange Erich von Stroheim, qui pose tout au long de ses 600 pages la question de la conversion par la souffrance. Je ne le cite, certes, que pour rassembler des témoignages qui couvrent l'étendue de *quelques semaines.*

Mode ! dira-t-on. Comme après *Monsieur Vincent* nous eûmes *Dieu a besoin des hommes* et toute la série des apparitions de Pierre Fresnay ? Je ne le crois pas. Il y a des cris — et ce serait une façon d'en revenir à Jean Cocteau — qui ne se peuvent imiter.

Dans leur volume sur la jeunesse, *Vingt Ans en 1951,* Robert Kanters et Gilbert Sigaux concluent, à propos du problème religieux, que s'il n'y a pas à constater de crise religieuse véritable l'accent, lorsqu'il s'agit de l'Homme-Dieu, est mis sur l'homme plutôt que sur le Dieu ; il me paraît saisissant de voir surgir sous les yeux de cette jeunesse la génération plus âgée avec un cri d'éveilleur ; de la voir choisir avec un tel élan comme problème N° 1 le problème du salut.

Peut-être parce qu'elle est, beaucoup plus que les chevaliers du mépris qui s'en réclament, la véritable postérité spirituelle d'un Bernanos.

PETITES CHRONIQUES

LA NEIGE CONTRE LE PROGRÈS

Le froid, qui continue à sévir aux Etats-Unis, n'a pas épargné une région renommée pour la douceur de son climat : la Californie. Dans la ville de Dunsmuir, une tempête de neige a fait rage pendant plusieurs jours, assurant, au pays de la vitesse, le triomphe momentané des piétons qui, seuls, pouvaient circuler le long des trottoirs déblayés par les commerçants, tandis que des monceaux de neige interdisaient aux automobiles de rouler.

NOUVELLES RELIGIEUSES

L'abbé Descamps chanoine de Notre-Dame

M. l'abbé Descamps, secrétaire général du Comité national de l'enseignement libre, vient d'être nommé par S. Exc. Mgr Feltin chanoine de Notre-Dame de Paris.

Un nouveau monastère en Bretagne

Pour l'érection du nouveau monastère de Landevennec, le R. P. dom Colliod, abbé de Kerbeneat, a fait appel aux fidèles du diocèse de Quimper. Sans parler des dons en espèces ou en nature, plus de 1.500 hommes ou jeunes gens se sont offerts pour une et parfois deux journées de travail.

Les fêtes de 1952 à La Chaise-Dieu

De grandes fêtes auront lieu à La Chaise-Dieu cette année à l'occasion du neuvième centenaire de l'érection de l'église de La Chaise-Dieu en abbaye et du sixième centenaire de la mort du pape Clément VI, qui fut moine en cette abbaye.

S. Exc. Mgr Roncalli, nonce apostolique, présidera ces fêtes.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Rallie-Bonnelles, ancien équipage de la duchesse d'Uzès, tenue rouge, col et parements bleus, a fêté dernièrement ses quatre-vingts ans d'existence par un grand dîner au Relais de Rambouillet. Il s'honore de vingt prises depuis le début de la saison, dont sept dix-cors de suite, ce qui est une belle performance. On découple en forêt de Rambouillet ou de Senonches une meute d'environ 70 chiens d'origine vendéenne, « qui se débrouillent avec beaucoup d'autorité dans les changes ». A la présidence du rallie, la marquise du Bourg de Bozas ; à la tête de l'équipage, M. Maurice Otto. Parmi les membres du comité, M. le duc de Brissac, petit-fils de la duchesse d'Uzès ; MM. Georges-Antoine Mai, Baudoin, Garnier, etc.

Le C. H. I. de Pau, organisé pour la S. H. F., donnera ses épreuves du 22 au 30 mars sur la place de la Haute-Plante, dont les parcours à base de terre et d'eau rappellent les tracés célèbres de Pont-Long. Il est la première manifestation 1952 de la société mère. Bordeaux s'annonce ensuite du 3 au 6 avril ; Nantes, du 24 au 27 avril ; Saint-Lô, Fontainebleau et Paris, hippique de printemps, 7 au 15 juin, se partagent un mois placé sous le signe du cheval. L'international officiel de Vichy s'intercalera du 26 juin au 6 juillet. Compiègne, aux prémices de septembre, et Paris automne, 10 au 13 octobre, termineront cette activité. D'autre part, les réunions des sociétés de province sont exceptionnellement nombreuses cette année.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA MARINE

Jean de La Varende, *l'Ecole navale*, illustrations d'Albert Brenet (Amiot-Dumont, « les Ordres de chevalerie », 77 pages, format album). La formation des marins fut longtemps favorisée par de solides traditions de famille, par la fidélité au métier naval exercé par un homme de valeur qui y initiait sa descendance directe ou collatérale. On compta sur les contrôles navals huit La Garrigue, six du Chaffault, quatre Kergariou. Suffren était entouré de quatre ou cinq parents auxquels il menait d'ailleurs la vie dure.

L'hérédité est ainsi une des forces profondes de la marine.

Il est vrai que les temps ont changé ; l'éducation navale demande moins d' « esprit marin » que jadis, les machines exigent plus de science et moins de pratique. La participation à l'activité d'une escadre — et à plus forte raison d'une flotte — demande une préparation étendue au groupement, où ne suffisent plus les qualités individuelles les plus brillantes. Il faut que les participants soient nantis de réflexes similaires : d'où la nécessité d'une éducation officielle et commune.

L'auteur retrace toute l'histoire de l'instruction maritime en France depuis l'amiral Jean de Vienne, précurseur des flottes nationales, jusqu'à l'école du Poulmic, où s'entraînent aujourd'hui nos futurs marins en attendant que soit reconstruite l'école de Saint-Pierre-Quilbignon, anéantie par les bombardements d'avril 1941. On y équilibre la science et la pratique. Et, plus l'accès de la marine devient difficile, plus s'élève le nombre des candidats. Plus que jamais la marine rafle les meilleurs.

LA PEINTURE :

Miniatures des premiers siècles du moyen âge, préface de Jean Porcher, introduction de Hanns Swarzenski (Plon, collection Iris, vingt et une planches en couleurs, format album).

L'illustration du livre est la synthèse de deux arts majeurs : la peinture et la littérature. Elle se révèle à nous, pendant la période prégothique, dans les manuscrits de l'Ecriture sainte et les textes liturgiques. Renaissance carolingienne, ottonienne ou romane, ce sont autant de retours à l'imitation de la nature telle que l'avaient comprise les anciens. Les hommes de ce temps se voulaient non seulement les tributaires, mais les continuateurs de l'antiquité.

Ils avaient sous les yeux plus de témoins de cette antiquité qu'il ne nous en reste. Mais ils les interprétaient dans une totale indépendance d'esprit, et ces interprétations varient d'une école à l'autre. Ici apparaît le rôle de terre d'échange joué par la France pendant la période romane après avoir été — et pour redevenir à partir du XIIIe siècle — un centre de rayonnement intense. Elle accuse avec une fidélité étonnante les apports et les transferts dont elle est le lieu.

« Si nous goûtons l'incomparable élégance des enluminures gothiques, dit M. Porcher, celles des âges antérieurs nous saisissent par leur grandeur étrange, lointaine, mais qui par delà les siècles répond aux questions qui hantent notre époque inquiète. »

Faut-il ajouter que la perfection technique des reproductions en couleurs concourt à la puissance d'évocation de ces images médiévales ?

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

Le peintre Permeke

Un des plus grands maîtres de l'art belge contemporain vient de disparaître. C'est à Ostende qu'est mort, le 4 janvier, à l'âge de soixante-cinq ans, Permeke.

A la fois peintre et sculpteur, et issu de l'impressionnisme finissant, il travaille en réaction contre cet art qu'il jugeait empreint de trop de subtilités décadentes et manquant de sève. On ne doit pas oublier que Permeke est un Flamand, et, comme tel, il se sent attiré vers un art fort, puissant ; il crée alors un expressionnisme d'une brutalité qui parfois étonna, mais qui affirme la pérennité de vision et d'interprétation des maîtres de l'art flamand. Au contraire des artistes italiens, qui voient presque exclusivement une *forme* dans le corps humain, les maîtres septentrionaux en perçoivent et en saisissent, parfois avec un réalisme brutal, le *poids défini de chair*. C'est ce qui faisait dire à Permeke : « Je suis un rustre, un barbare. Je ne discute pas, j'affirme, et la culture est un poids dont je n'éprouve pas le besoin de me charger. »

Peinture tout instinctive, somme toute œuvre réaliste et populaire, qui traduit la vie des paysans ou des marins dans une sorte d'animalité primitive mais non dénuée de beauté et de grandeur et qui relie Permeke à la grande peinture de ses ancêtres, à Pieter, à Brueghel le Vieux et à Rubens.

En grand maître, Permeke a exécuté, outre ses sculptures et ses peintures, de très beaux dessins — fait assez rare à notre époque, l'art du dessin se perdant de plus en plus — et dans ses nus féminins il a su exprimer à la fois le caractère charnel de ses modèles et, dans un puissant lyrisme, déceler tout cet élan vital qui nous livre une large part de son émotion d'artiste, au talent très exceptionnel et toujours émouvant.

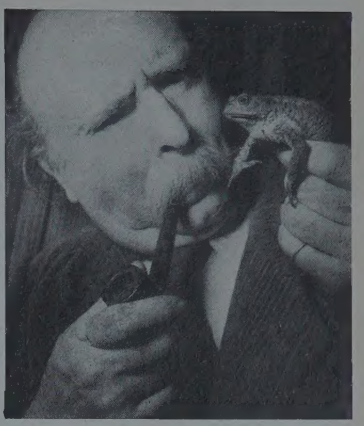
MAURICE SÉRULLAZ.

Léon Bélières

Un acteur fort apprécié du public depuis de nombreuses années, car ses débuts remontaient à 1904, Léon Bélières, vient de mourir à Paris, où il était né en 1880. Second prix de comédie du Conservatoire, il avait joué de nombreux rôles sur les scènes du boulevard, où sa rondeur joviale faisait merveille. Il était aussi fort apprécié du cinéma. Vice-président de l'Association des comédiens français, Léon Bélières mit au service de ses camarades un dévouement infatigable qui lui valut d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

GALERIE

Galerie Le Chapelin
71, Fg-Saint-Honoré
HELSMOORTEL
Peintures et dessins



LE PRIX DE LA VILLE DE PARIS

Le prix littéraire de la Ville de Paris a été décerné cette année à un biologiste, et à l'un des plus célèbres de notre temps, Jean Rostand.

Fils de l'auteur de *Cyrano de Bergerac*, Jean Rostand est âgé de cinquante-sept ans. En le couronnant, le jury du prix de la Ville de Paris a récompensé non seulement le savant, mais aussi le penseur, qui a tiré de ses recherches scientifiques une expérience philosophique consignée dans de nombreux ouvrages, parmi lesquels il faut citer : *Pensées d'un biologiste, la Biologie et l'Avenir humain, les Grands Courants de la biologie.*

COURRIER MEDICAL

Noblesse de la prescription

« L'art de prescrire se perd, dit le docteur Macoumaye. Nous ne voyons plus de ces ordonnances savantes, longuement méditées et magistralement composées, gloire et honneur de nos aînés. L'ordonnance magistrale ! Ces deux mots ne symbolisent-ils pas l'éminente dignité du médecin ? Qu'en reste-t-il ? Le docteur Fiessinger, l'ancien, avait écrit un ouvrage intitulé : *la Thérapeutique en vingt médicaments*. Quel mathématicien nous dira combien de combinaisons on pouvait réaliser avec ces vingt médicaments ? Il y en avait assez pour satisfaire tous les âges, les deux sexes et toutes les circonstances de la vie, de la naissance... à la mort, incluse bien entendu.

» Tout se perd en vérité et même la prescription ; je ne sais rien de laid comme une ordonnance contemporaine ! Je connais un confrère qui rédige ses prescriptions au dos des tracts publicitaires des fabricants de spécialités... habituellement même il les coupe en quatre ! Cet homme habite porte à porte avec une des papeteries les plus célèbres de France !

» J'en connais un autre qui ne craint pas d'écrire : *bon pour une ceinture orthopédique*, comme s'il était, *horresco referens*, déjà employé appointé par la Sécurité sociale ! Seule l'écriture conserve le caractère hautain des hiéroglyphes hiératiques.

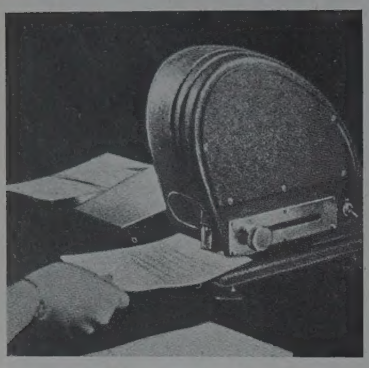
» Qu'il est loin le temps du solennel « Je conseille », suivi du non moins solennel *recipe* ; si solennel même que le sens exact de son symbole, généralement un R dont la seconde jambe est barrée, s'est perdu et que l'on n'est pas sûr qu'il ait jamais voulu dire *recipe*. D'évidence, la médecine est un art perdu. La rougeole se soigne sans médicaments, la pénicilline se met à toutes les sauces, les malades lisent les revues et digèrent encore plus mal leurs connaissances médicales trop neuves que le haricot de mouton.

— Mais, cher docteur, repasseriez-vous volontiers vos examens de thérapeuthique ? »

Notre entretien fut coupé à ce moment par une de ces averses si communes en cette saison, et nous avons le regret de ne pas connaître l'opinion du docteur Macoumaye sur un point où son avis n'aurait pas manqué d'intérêt.

R.-J. M.

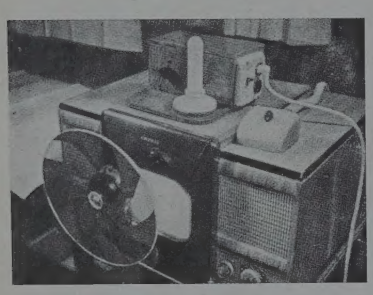
PETITES INVENTIONS ET TECHNIQUES NOUVELLES



Agrafeuse automatique

Pour les bureaux une firme américaine propose cette agrafeuse électrique ne comportant aucun levier ou bouton : l'introduction du papier déclenche automatiquement le mécanisme. Les blocs-rechange d'agrafes sont introduits directement dans l'ouverture ménagée sur la partie antérieure.

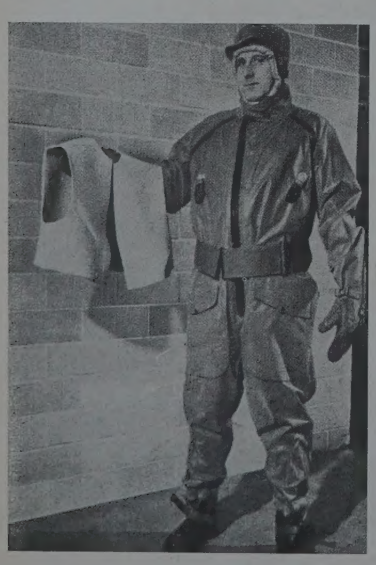
Télévision en couleurs



Voici le premier appareil réalisé par un amateur et permettant de transformer un récepteur « noir-blanc » en récepteur « couleurs ». Le disque coloré est fait de matière plastique ; il est actionné par un petit moteur électrique. Un rhéostat assure la synchronisation. L'amateur est un étudiant de l'Université de New-Jersey, âgé de quatorze ans !

Une matière plastique flottante

Une nouvelle matière plastique, légère, souple et renfermant d'innombrables petites cellules d'air, est utilisée dans la marine américaine pour la confection de vestes de sauvetage. Avec ces dernières les naufragés flottent « la face en l'air » ; elles constituent en outre une excellente protection contre les chocs.



Contre l'éblouissement

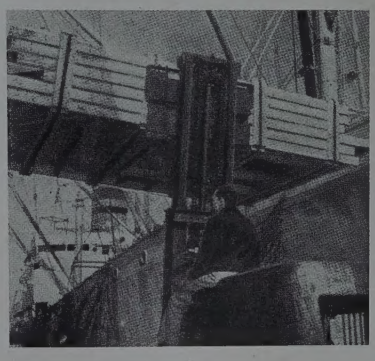
Trop souvent les para-soleil réduisent le champ visuel du conducteur sans fournir une protection suffisante contre le soleil, la neige, les reflets d'une route mouillée. Une visière d'acrylique, de 3 millimètres d'épaisseur, permet grâce à sa nature panchromatique de percevoir les couleurs inchangées. La nuit elle réduit l'éclat des phares des voitures arrivant en sens inverse. Couvrant toute la largeur du pare-brise, elle assure une vue claire de tous côtés tout en réduisant l'échauffement intérieur lorsque le soleil « tape ».

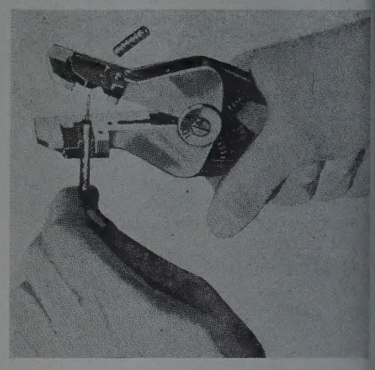
Nouvelle signalisation

Un ingénieur danois propose un nouveau système de signalisation des véhicules. Il comprend essentiellement l'utilisation d'une double série de feux clignotants, rouges et verts. Le clignotant rouge de gauche s'accompagne toujours d'un clignotant vert à droite, et vice versa. Ainsi les voitures placées dans les autres files sont-elles toujours renseignées sur la marche des autres véhicules. Au tableau de bord le contrôle comporte trois plots lumineux donnant les combinaisons : « rouge, vert, noir » pour le virage à gauche, et « noir, vert, rouge » pour tourner à droite. Si l'une des ampoules du circuit ne fonctionne pas les clignotants du tableau de contrôle deviennent feux fixes, pour prévenir le conducteur.

Maisons en paquets

A l'intention des employés du département d'Etat à l'étranger, une usine américaine expédie, en paquets, des éléments préfabriqués permettant le montage de maisons complètes. Un bungalow de quatre pièces, cuisine, salle de bains, nécessite quarante-deux colis semblables à celui que l'on voit décharger ici. La maison est livrée avec un système de conditionnement de l'air, électricité et plomberie et même la cuisinière et le réfrigérateur.





Pour les bricoleurs

Voici un petit instrument qui effectue automatiquement une opération ennuyeuse : dénuder l'extrémité d'un fil électrique pour le montage d'une prise ou d'un appareil. En un seul mouvement il sectionne l'enrobage et arrache la partie coupée, laissant le fil métallique intact. Il existe en quatre tailles correspondant aux principaux types de fils.

Commandes électriques pour sièges et glaces d'automobiles

Une firme américaine propose aux constructeurs un ensemble électrique réglant l'avance des sièges ainsi que l'ouverture des glaces. Avec ce dispositif le conducteur place son siège à la distance désirée du volant en pressant un bouton. Des moteurs électriques indépendants manœuvrent, grâce à des bras d'acier montés dans les portières, les quatre glaces. L'ensemble utilise une très faible quantité de courant, et le coût de l'installation est — assure-t-on — peu élevé.

Bras mécanique pour avion

Destiné aux « avions-hôpitaux », cet engin assure l'embarquement et le débarquement des blessés, automatiquement, sans la moindre secousse. Adaptable en quelques instants, il fonctionne au moyen de câbles et de poulies mus par un moteur électrique branché, à volonté, sur l'avion ou sur une installation terrestre.

C. T.

LE BRIDGE (N° 97)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 83

LE MORT :
♠ A 2
♡ 5 3
◇ R V 6 4
♣ V 6 5 4 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ R D 6
♡ 7
◇ A D 10 5 3 2
♣ A 7 3

Sud joue 5 ◇.

Ouest fait le ♡ R puis joue atout.

Comment continuer pour avoir le plus de chances de faire les 5 ◇? On semble devoir perdre un ♡ et deux ♣ : une levée de chute.

Mais il y a un espoir de sauver le contrat. Après avoir épuisé les atouts ennemis et laissé au moins un atout au mort, Sud joue le ♣ as, puis ♠ as, ♡ coupé, ♠ R D et ♣ 3.

Si Ouest ou Est avait au départ ♣ R x ou ♣ D x, il devra prendre le ♣ 3 avec le roi ou la dame et, n'ayant plus de ♣ à renvoyer, devra rejouer ♠ ou ♡. Sud défaussera alors son dernier ♣, le mort coupera et les 5 ◇ seront réussis. Là est la seule chance de réussir les 5 ◇.

Dans le cas où Ouest aurait ♣ R x et Est ♣ D 10 x (ou l'équivalent : Ouest aurait ♣ D x et Est ♣ R 10 x,) Ouest peut parer le danger et faire échouer le contrat en jetant son roi ou sa dame sur le ♣ as, afin d'éviter de bloquer ♣. Quand Sud jouera ♣ 3, Est avec ♣ D 10 ou ♣ R 10 fera alors deux ♣ et la chute.

Un bon joueur en Ouest doit être capable de cette brillante défense si Sud, après avoir épuisé les atouts ennemis, commençait par éliminer les couleurs majeures et ne jouait le ♣ as qu'ensuite. Sud trahirait ainsi clairement son intention de mettre en main Ouest pour le forcer à donner coupe et défausse.

Mais le plan de Sud est plus difficile à deviner s'il a commencé par jouer ♣ as avant d'éliminer les couleurs majeures. Or, si Ouest ne sacrifie pas immédiatement son roi ou sa dame de ♣ sur l'as, il aura beau deviner ensuite le plan de Sud, il sera trop tard pour y remédier.

Il est intéressant de calculer la probabilité à priori de réussir les 5 ◇. Ils seront réussis si Ouest et Est ont les jeux suivants à ♣ :

OUEST	EST	%
D x x	R x	10,17
R x x	D x	10,17
D 10	R 9 8	3,39
R 10	D 9 8	3,39
R D	10 9 8	3,39
10 9 8	R D	3,39
R 10 9 8	D	2,83
D 10 9 8	R	2,83
D x	R 10 x	6,78
R x	D 10 x	6,78
	Total	53,1 %

ÉTUDE N° 84

LE MORT :
♠ A D V
♡ R D 3 2
◇ D V 10 9 2
♣ 2

entame : ♠ 5

NORD
OUEST EST
SUD

♠ 6
♡ 8 6 4
◇ 6 4
♣ A R D V 10 6 4

SUD	OUEST	NORD	EST
3 ♣	3 ♠	contre	passe
3 S A			

Ouest joue le ♠ 5. Comment Sud doit-il jouer?

ANDRÉ CHÉRON.

A PROPOS DU VESTIAIRE DE L'O. N. U.

Une erreur, dont nous nous excusons très vivement auprès de nos lecteurs... et de la victime, s'est glissée dans notre numéro 325, du 5 janvier 1952. La photographie publiée en tête du reportage de nos collaborateurs Marguerite Chartrette et Pierre Bizet — et que nous reproduisons ici — était accompagnée d'une légende ainsi rédigée : *Malicieux, le hasard qui met seuls, face à face, au vestiaire de Chaillot, Mme Roosevelt et M. Andrei Vychinski.*

La rencontre était trop belle pour être vraie, et l'interlocuteur avec qui Mme Roosevelt s'entretenait si cordialement n'était pas le ministre des Affaires étrangères de l'U. R. S. S., mais le *dispatcher* de la délégation américaine à l'O. N. U., M. Joseph Goepfert, qui a bien voulu nous signaler lui-même notre confusion.

LA FOIRE AUX VINS D'ANJOU

La XLe Foire aux vins d'Anjou s'est tenue à Angers du 12 au 15 janvier avec un plein succès. Elle a été l'occasion de diverses manifestations aux cours desquelles plusieurs personnalités, notamment M. Baylot, préfet de police, ont été intronisées dans l'ordre des Sacavins. Quelques jours plus tard a été célébrée dans la charmante petite ville de Thouarcé, qui se proclame la capitale des crus réputés du Layon, la Saint-Vincent, fête des vignerons. Elle a, cette année, revêtu un éclat particulier, et Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, avait bien voulu l'honorer de sa présence.

COMPTES-PROVISION ET TICKETS D'ÉLECTRICITÉ

Les usagers de l'électricité réclamaient fréquemment une transformation des méthodes d'encaissement qui les eût libérés de la présentation à domicile des quittances. Désirant leur donner satisfaction, Electricité de France a mis en service au début de cette année des comptes-provision qui fonctionnent moyennant un versement initial de 50.000 francs. Ces comptes sont ouverts sans formalité dans le secteur de l'intéressé. Grâce à la provision, renouvelable à son gré, le client voit ses quittances automatiquement réglées et se trouve, comme il le souhaitait, libéré de l'encaissement périodique.

En outre la provision versée porte intérêt à 4 % l'an, cet intérêt prenant la forme d'une ristourne sur facture calculée proportionnellement à la durée et à l'importance de la provision.

Ce système convient surtout aux gros consommateurs. E. D. F. a voulu que les autres usagers pussent bénéficier de facilités analogues. A ceux-ci les agents d'E. D. F. peuvent vendre des tickets d'électricité. Exempts de taxes et d'impôts, ces tickets constituent une provision et servent au paiement des quittances. Ils bénéficient d'une ristourne sur facture dans les mêmes conditions que les comptes-provision.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Léon Binet : *Univers de la biologie* (la Diane Française, Paris, 1951).

« Langue élégante et précise, poésie agreste, livres évocateurs et pleins d'attraits, les connaissances sérieuses et précises du physiologiste et du naturaliste, une sensibilité très vive et de grands dons d'écrivain. » Tout cela pourrait n'être que flatterie, mais en réalité il s'agit de l'appréciation de Louis de Broglie, l'illustre physicien, telle qu'il l'a lui-même écrite dans une introduction magistrale à un autre ouvrage de Léon Binet, intitulé *Au service de la médecine,* paru chez le même éditeur et qui nous montre un nouvel aspect du très grand talent de cet auteur. Cette réunion de pages émouvantes fait l'analyse très accessible de quelques-uns des plus beaux travaux de physiologie et de physio-pathologie du professeur Léon Binet, mais aussi groupe quelques portraits de maîtres qui de Laënnec à Fleming et de Pasteur à Judine ne peuvent laisser insensible quiconque s'intéresse au progrès de la biologie dans le monde.

R.-J. M.

Edw. J. H. Green : *T. S. Eliot et la France* (Boivin).

Voilà un livre qui ne pouvait paraître plus opportunément, alors que T. S. Eliot vient d'être solennellement reçu en Sorbonne docteur *honoris causa* et voit ainsi consacrer en France une réputation en coup de foudre qui date de la représentation par Jean Vilar de *Meurtre dans la cathédrale.* Venu tard au théâtre, Eliot, prix Nobel, illustre dans son pays, n'était jusqu'alors connu et estimé chez nous que du petit nombre. Le public n'en sera que plus curieux de s'initier aux divers aspects d'une œuvre dont quelques fragments l'ont conquis. Il découvrira avec intérêt tout ce que le poète et essayiste anglais doit à la poésie et à la pensée critique françaises. C'est l'objet même de cette étude. Son auteur ne saurait être suspect de grossir une dette qu'Eliot a non seulement reconnue, mais proclamée. Ces pages savantes et vivantes apporteront de nouvelles clartés sur les influences et les échanges dans l'ordre de la création littéraire.

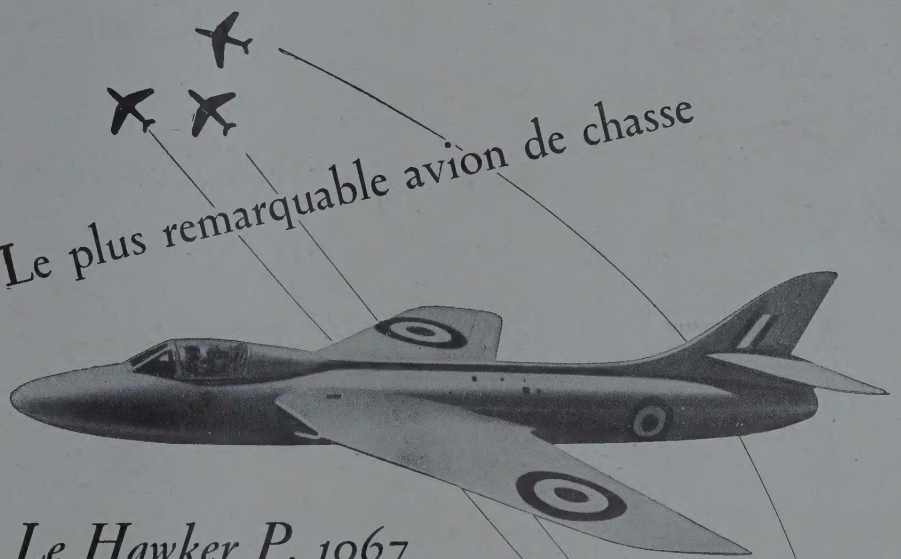
Y. F.

UNE COMPÉTITION IMPRÉVUE

Il ne faut pas médire de ces « sportifs » qui, sans jamais pratiquer, passent leurs dimanches sur les gradins des stades et dont tout l'effort consiste à applaudir, à siffler, à crier. Le métier de supporter entraîne bien des servitudes : un des partisans de l'équipe de football de Blackpool en a fait la cruelle expérience. Alors que son *team* favori bataillait à Londres contre les footballeurs de Westham, il laissa échapper la mascotte de l'équipe, qui lui avait été confiée, et le malheureux dut courir sur le terrain à la poursuite du volatile d'humeur voyageuse.

Pour la liberté du ciel

Le plus remarquable avion de chasse



Le Hawker P. 1067

Commandé en grande série, sur plans, par la R. A. F., le nouveau Hawker P. 1067 a étonné le monde entier lorsqu'il fut présenté pour la première fois à Farnborough, où il a effectué des vols quotidiens battant tous les records de vitesse. Il monte avec la rapidité de l'éclair, porte un armement redoutable et sa maniabilité est remarquable. Une telle supériorité dans le domaine des chasseurs monoplaces est bien dans la tradition de la Firme Hawker à qui l'aviation doit les Hurricane, Hart, Fury, Tempest et Typhoon.
Pour Hawker, de telles réalisations sont possibles grâce à la vaste expérience de tout son personnel et aux facilités de recherches mises à sa disposition.
Cette union industrielle de Sociétés - la plus importante du genre - est vouée à la prospérité et à la défense du Monde Libre.

Groupe Hawker Siddeley

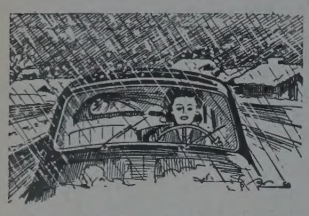
PIONNIER . . . TOUJOURS EN TÊTE DE L'AVIATION

Siège social du Groupe : 18 St. James's Square, London, S.W.1
A. V. ROE, GLOSTER, ARMSTRONG WHITWORTH, HAWKER, AVRO-CANADA, ARMSTRONG SIDDELEY, HAWKSLEY, BROCKWORTH ENGINEERING, AIR SERVICE TRAINING AND HIGH DUTY ALLOYS

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

CONFORTABLE ET BIEN AU CHAUD DANS VOTRE 4 CV RENAULT

Le nouvel appareil de chauffage Speed, puissant, réglable, sans emploi d'eau ni d'électricité, permet de maintenir une température intérieure voisine de 20 degrés même par temps de gel.



Modèles pour Dyna-Panhard, Simca 5 ou 6, Simca 8, Hotchkiss, Delahaye, Talbot, etc.

Pour tous renseignements :

Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. MAI. 87-40.

CLIMATISATION

Embellissez et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond Vitrex. Vous

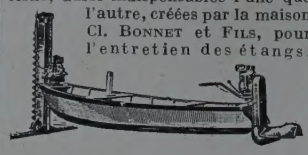
S. C. A., concessionnaire Citroën à Neuilly-sur-Seine, 65, av. du Roule.

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation 50 à Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

BLOC-FAUCARD BATEAU-FAUCARDEUR (Bois ou Métal) PROPULSEUR AMOVIBLE

telles sont les trois heureuses innovations, aussi indispensables l'une que l'autre, créées par la maison Cl. Bonnet et Fils, pour l'entretien des étangs,

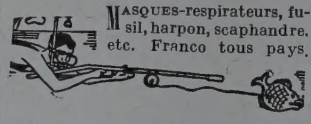


Bateau-faucardeur métallique avec propulseur amovible.

canaux et bras de rivières, et complétées, le cas échéant, par la drague pour curage.

Pour tous renseignements : Établissements Cl. Bonnet et Fils, constructeurs, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

LA CHASSE AUX POISSONS



Masques-respirateurs, fusil, harpon, scaphandre, etc. Franco tous pays.

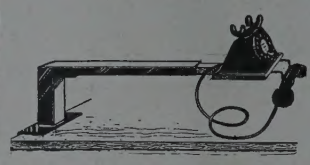
Fusido, 1, Rauba-Capeu, Nice. Timbre réponse.

SURDITÉ VAINCUE

Elimination de bourdonnements. Amélioration progressive d'audition sans aucun inconvénient d'amplification avec « Weimer » microtympan américain du docteur Reichmann, invisible, *sans pile, ni fil.*

Demandez sans engagement notice discrète gratuite J. Rouffet et Cie (Serv. XF), 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

ÉVITEZ LES DÉRANGEMENTS



Le Support-Télé par son bras extensible et pivotant permet de desservir plusieurs personnes, sur un diamètre de 2 mètres, avec un seul poste. S'adapte sur bureau ou se fait sur tablette à colonne indépendante.

Pratic-Télé, 15, rue du Faubourg-Montmartre, Paris (9e). PRO. 18-66.

UN VÉRITABLE DÉGIVRE

Nombreuses ont été les solutions proposées au problème du dégivrage. Il fallait réaliser un appareil d'un volume réduit pour une consommation minimum avec un maximum d'efficacité. Precisia

résolu cette question : ses dégivreurs en plexiglas sont légers, incassables (leur souplesse absorbe les chocs stables (leur faible poids ne charge pas les ventouses de fixation). Un interrupteur facilite leur commande. Ils ont seuls obtenu en essais officiels un dégivrage parfait en 2'30" pour moins de 30 watts.

Precisia fabrique également les fameux condensateurs à huile visibles sous plexiglas, incassables.

En vente dans tous les garages Precisia, 1, rue de l'Arrivée, Enghien (Seine-et-Oise).

MÉNAGER SON ESSENCE (20 %)

Dans son numéro de février *l'Automobile* dresse un bilan complet de tous les facteurs qui influent sur la consommation d'essence.

Au sommaire également : le Rally de Monte-Carlo vu par l'image, et

En vente partout; à défaut contre 80 francs à *l'Automobile*, 8, rue de Milan, Paris.

COURRIER MUSICAL

L'œuvre du XXe siècle

En mai prochain va s'ouvrir à Paris, sous les auspices du Congrès pour la liberté de la culture, l'Exposition Internationale des Arts. Elle groupera tout ce que les hommes libres ont réalisé dans le domaine artistique et culturel au cours de la première moitié de ce siècle.

Le Congrès — organisation mondiale d'écrivains, d'artistes, de philosophes et d'hommes de sciences — s'est donné pour tâche la sauvegarde de la liberté de l'expression humaine et l'extension de cette liberté dans tous les aspects de notre civilisation. Son premier acte va nous mettre en présence des réalisations majeures des cinquante dernières années du monde.

Les noms qui président à ces manifestations présagent de leur grandeur : Jacques Maritain, Bertrand Russel, Benedetto Croce, Karl Jaspers, John Dewey, Salvador de Madariaga. Dans cette vaste fresque culturelle où les arts, le théâtre et la littérature seront représentés, je voudrais signaler ce qui, déjà, nous est promis pour le seul département « musique et chorégraphie » :

— le retour d'Igor Stravinski ; après une absence de treize années, le maître dirigera lui-même ses ballets et ses œuvres symphoniques les plus récentes ;

— la présentation du *Wozzeck*, d'Alban Berg, par l'Opéra de Vienne ;

— la création de l'opéra de Gertrude Stein et Virgil Thompson, *Quatre Saints en trois actes*, par une admirable troupe de chanteurs noirs ;

— la création de deux œuvres chorégraphiques dont le Congrès a demandé les partitions nouvelles à Georges Auric et Henri Sauguet ;

— l'exécution des œuvres essentielles des fondateurs de la musique moderne, de Debussy à Honegger et Prokofiev.

Pour la réalisation des *chefs-d'œuvre musicaux du* XXe *siècle* sont conviées dans notre capitale quelques-unes des meilleures formations du monde. Pour la première fois l'Orchestre symphonique de Boston viendra se faire entendre à Paris ; les Etats-Unis nous délégueront encore le « New-York City Ballet » ; l'Autriche, l'Orchestre et la Philharmonie, de Vienne; l'Allemagne, l'orchestre R. A. S., de Berlin ; la Suisse, l'Orchestre de la Suisse romande ; l'Italie, les Chœurs de l'Académie Sainte-Cécile, de Rome. La France sera représentée par l'Orchestre du Conservatoire et l'Orchestre national.

L. Maurice-Amour.

SÉJOUR A MARSEILLE

LITTORAL HOTEL 129, Bd Corderie
Chambres luxueuses et appartements 1-2 pièces + bains - cuis. par jour, semaine ou mois.
Confort et service hôtel 3 étoiles.

LES DISQUES NOUVEAUX

Jean-Michel Damase vient d'enregistrer son premier disque en soliste. Ce coup d'essai est un coup de maître. Son jeu apparaît limpide, transparent, la pédale est mise avec une discrétion parfaite. La technique remarquable du pianiste est placée avec simplicité au service du compositeur. Comme il s'agit d'un seul et même homme, les matériaux sont toujours à pied d'œuvre... Notre Grand Prix de Rome, revenu de la villa Médicis, a choisi avec discernement quelques-uns des meilleurs passages de *la Croqueuse de diamants*. Les pages descriptives, amusantes, imitatives, pleines de verve, jaillies sous sa plume alerte, vibrent gaîment, fixées en de précieux sillons. Comment ne pas se laisser dérider par *les Bicyclettes*, qui évoquent des agents de police pédalant avec rapidité, fonçant à toute allure ? La valse à cinq temps dansée nuitamment par les filles de la halle est un charmant pastiche expressif. Le poétique nocturne a par moments des envolées lyriques. La *toccata* finale coule comme de l'eau vive, impétueuse, mais claire jusqu'à la fin, nette et brusquée (1).

Les réactions admiratives ou hostiles du public devant la projection d'un film constituent pour les producteurs une pierre de touche. Si le succès couronne leurs efforts, ils choisissent des airs caractéristiques pour les reproduire sur des plaques d'ébonite. *Les Visiteurs du soir* ont ainsi donné naissance à de charmantes ballades médiévales chantées avec pureté par Jacques Jansen, tandis que Lily Laskine égrène délicieusement à la harpe des notes suaves. *La Complainte de Gilles*, extraite de la même œuvre, est d'une indicible tristesse, préparée par un émouvant appel de harpe. Elle est inscrite sur l'autre face du disque, complété par *le Marmitier*, extrait de l'*Eau vive*, « chant des métiers de la haute Provence », le seul qui mérite une petite réserve. En effet les premières paroles de cette dernière mélodie sont, à l'opposé des trois autres airs, insuffisamment articulées, il est difficile d'en pénétrer le sens.

En vérité ces récentes gravures, par la qualité des sonorités, le charme qui en émane, par la précision des accents et la valeur de l'interprétation, méritent de prendre une place de choix dans toutes les discothèques

W.-L. Landowski.

(1) Decca.

LÉGION D'HONNEUR

M. Paul-André Ollagnier, directeur des services de publicité et de propagande de la société Philips, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Nos félicitations au nouveau légionnaire, qui, comme vice-président de la Fédération française de la publicité, comme président du Groupement des chefs de publicité et comme professeur à l'Ecole technique de publicité a rendu à sa profession d'éminents services.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

OJD Contrôle Diffusion Presse

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB1 N° 1	AB1 N° 2	AB1 N° 3	AB1 N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 1er trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.